

unine

UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL

Institut de géographie

Espace Tilo Frey 1
CH-2000 Neuchâtel

MÉMOIRE DE MASTER
sous la direction du Prof.
Francisco R. Klauser

février 2022

Célia Magliocco

Surveiller et chérir

L'usage de technologies de tracking dans les relations de compagnie entre les humain·e·s et leur(s) chat(s)



Source image : tractive.com

RÉSUMÉ

Si les nouvelles technologies occupent une place croissante dans nos existences, elles s'immiscent jusque dans nos relations de compagnie. Il est désormais possible de surveiller son chat depuis son *smartphone* en observant ses déplacements, en comparant son activité physique à travers le temps et par rapport à d'autres chats « connectés » et de délimiter des zones « sûres » en installant des clôtures virtuelles. Ce mémoire questionne les motivations et les impacts de l'utilisation de ces technologies au sein des relations de compagnie. Il mobilise les contributions des *Animal Studies/Geographies* et celles des *Surveillance Studies* et propose une approche conceptuelle qui se développe autour de la notion de « médiation ». J'analyse ainsi la domesticité surveillante comme le résultat d'un processus dans lequel s'imbriquent des pratiques spatial(isé)es, des représentations domestiques ainsi que des dispositifs technologiques (les trackers).

Cette étude a été menée sur la base d'entretiens réalisés avec des personnes utilisant des trackers pour leur(s) chat(s).

REMERCIEMENTS

D'abord, je suis reconnaissante envers toutes les personnes rencontrées et qui m'ont partagé leurs expériences quotidiennes à travers leurs récits. Je les remercie pour le temps qu'elles m'ont accordé, leur confiance et leur indispensable participation à ce projet.

Je tiens également à remercier chaleureusement Laura Innocenti et Prof. Francisco Klauser pour leur accompagnement, leur disponibilité et leurs retours critiques qui m'ont permis de mener à bien ce mémoire. De même que Sarah Widmer qui a accepté d'expertiser de ce travail.

J'exprime également ma gratitude à mon amie Irène Blanc pour sa relecture critique et nos nombreux échanges qui m'ont permis d'avancer dans cette recherche.

Enfin, je remercie mon entourage et particulièrement Gabriel Arellano et Dejan Gacond pour leur présence, leur enthousiasme et les discussions constructives autour de mon travail.

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie	6
INTRODUCTION	6
Présentation du sujet.....	7
Question de départ	9
Enjeux.....	9
Deuxième Partie.....	11
APPROCHE THÉORIQUE	11
Cadre théorique	12
Penser nos rapports aux animaux	12
Surveiller les animaux	14
Troisième Partie	18
APPROCHE CONCEPTUELLE	18
Penser nos rapports domestiques et à la surveillance a travers la notion de « médiation »	19
La spatialité médiatisée et la territorialité.....	19
Vers une conception de la domesticité comme un type de territorialité.....	20
De la domesticité à la domesticité surveillante.....	21
La nature du médiateur : Axes de recherche	22
Quatrième Partie	25
METHODOLOGIE	25
Méthodes de terrain et d'analyse	26
Travail de Terrain	26
Choix du terrain	26
Échantillonnage	28
Récolte de données.....	29
<i>Entretiens</i>	29
<i>Représentations spatiales</i>	30
Limites et difficultés méthodologiques.....	30
Analyse des données	31
Cinquième Partie	33
ANALYSE	33
Résultats	34
De la légitimité de surveiller son chat	34
Une « vraie vie de chat ».....	34
<i>Une question d'accessibilité à l'espace</i>	35

<i>Spatialisation et (in)visibilité des risques</i>	36
<i>Être un·e « bon·ne » détenteur·rice de chat(s)</i>	37
La « place » du chat.....	38
<i>Le foyer comme territoire de la relation de compagnie</i>	38
<i>Des relations marquées par l'exclusivité</i>	41
La domesticité : entre circulations et « rapatriement »	43
<i>Domestication et circulations</i>	43
<i>Domestication et « rapatriement »</i>	43
<i>Vers un modèle « sécuri-care » de la domesticité ?</i>	44
A la (re)production des relations de compagnie	46
Une domestication à distance.....	46
<i>Du domestiquant·e au surveillant·e : tou·te·s surveillant·e·s ?</i>	46
<i>« Loin des yeux, loin du cœur »</i>	48
<i>D'un regard curieux à un regard anxieux : de nouvelles vulnérabilités</i>	50
Une domestication rationalisée	53
<i>Ritualisation de la domesticité</i>	53
<i>Contrôle spatial et spatialisation du care</i>	55
<i>Domestiquer l'espace sonore</i>	56
<i>La preuve par l'espace</i>	57
<i>Monitoring du care</i>	59
Domesticité techno-médiatisée et politiques sécuri·cares	62
<i>Le regard domestique surveillant</i>	62
<i>Politiques de la domesticité techno-médiatisée</i>	63
<i>(Sa)voir et pouvoir : Des relations de compagnie augmentées ?</i>	63
Sixième Partie.....	65
CONCLUSION	65
Synthèse générale	66
Limites et réflexions critiques	68
Epilogue	69
BIBLIOGRAPHIE	71
ANNEXES	76

Première Partie

INTRODUCTION

PRÉSENTATION DU SUJET

Depuis plusieurs années, des technologies dites « intelligentes » s'immiscent dans les sphères de nos quotidiens. Si ces technologies peuvent se baser sur la captation de divers paramètres – bruit, composition de l'air, luminosité, taux d'humidité, etc. -, un certain nombre d'entre elles mobilisent la localisation comme information primaire.

S'il est désormais possible *via* son smartphone, sa montre ou d'autres appareils connectés, de consulter l'évolution de son activité physique, la présence en classe de son enfant, les déplacements de son proche atteint d'Alzheimer, d'être averti·e des chutes de sa tante âgée vivant seule, d'une éventuelle exposition au Coronavirus, de retrouver ses clés, etc., ces technologies s'introduisent également dans nos relations aux animaux.

Un nombre croissant d'animaux sont géolocalisés. On pense peut-être, de prime abord, aux oiseaux migrateurs dont les parcours sont étudiés sur la base des indications fournies par des capteurs GPS. Plus récemment, ce type de technologies se diffuse dans le secteur de l'élevage. Les troupeaux, dont les individus sont équipés de colliers avec capteurs de localisation ainsi qu'un dispositif de clôture embarquée (alarme sonore lorsque l'animal est proche de la limite déterminée, choc électrique lorsque dépassée), peuvent être monitorés à distance. À l'aide d'une application et d'un téléphone ou d'un ordinateur, les éleveur·se·s peuvent modifier le périmètre et la localisation de l'enclos, obtenir des informations produites par des algorithmes sur la base des données GPS, recevoir des alarmes en cas de détection d'anomalie, etc.

Si on peut supposer que l'expansion de l'usage de technologies connectées dans les pratiques d'élevage peut bouleverser ce secteur, des technologies analogues existent également pour des animaux de compagnie – chiens et chats. En Suisse, il est d'ailleurs aisé de trouver des trackers sur le marché car ils sont vendus dans les magasins spécialisés. Leurs prix oscillent entre une cinquantaine de francs et près de deux cents francs, auxquels il faut ajouter un abonnement au prix également variable.

Brièvement, le fonctionnement de ces trackers est le suivant : il s'agit de fixer un capteur GPS au collier de l'animal et *via* l'application de la marque correspondante – consultable depuis un smartphone ou un ordinateur -, les usager·e·s ont accès à la position de l'animal et à d'autres informations produites sur la base de ses déplacements.

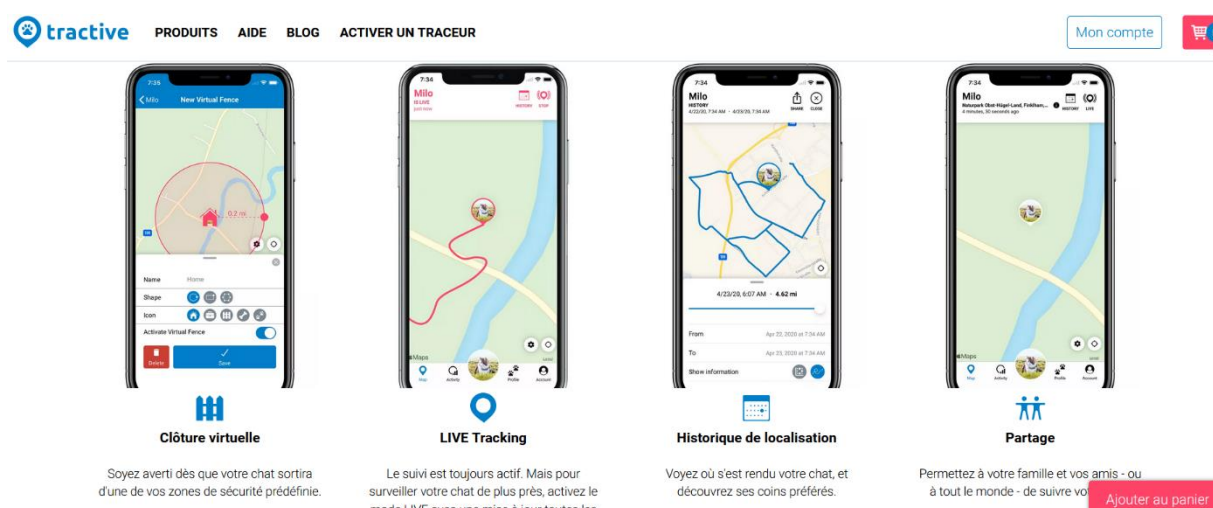


Figure 1 : Fonctionnalités Tractive. (tractive.com)

Comme l'illustre l'image ci-dessus extraite du site internet de la marque *Tractive*, plusieurs fonctionnalités sont proposées : la clôture virtuelle, soit la personne est avertie lorsque l'animal entre ou sort d'un périmètre qu'elle a prédéfini ; le suivi en direct des déplacements de l'animal ; l'historique des localisations, qui établit en fonction de la fréquence des visites de lieux une indication de préférence ; le suivi d'activité, qui en fonction des données de localisation et de mouvements produit de nouvelles données telles que la consommation de calories ou des indications sur la santé de l'animal. Il est, en outre, possible de mettre en réseau ces données avec d'autres utilisateur·rice·s, de comparer les « performances » de son animal avec celles des autres *via* un classement, de fixer des objectifs et de remporter des « badges » en fonction des « succès » obtenus.

Dans le cadre de ce mémoire, je m'intéresse donc à ces dispositifs basés sur la localisation, destinés aux propriétaires d'animaux de compagnie. Plus spécifiquement, je fais le choix de me concentrer sur les chats pour deux raisons principales. D'abord, je présume que les attentes et les relations aux chats sont distinctes de celles aux chiens. Ensuite, et cela appuie ma considération précédente, les marques vendent des trackers distincts en fonction du type d'animal.

La dimension spatiale est centrale dans cette thématique. D'abord, les données produites (position, état de santé, préférences) sont basées sur des données de localisation GPS. Ensuite ce qui me semble très intéressant, c'est que ces dispositifs produisent des représentations spatiales – des cartes – des pratiques des animaux de compagnie. Aussi, les personnes peuvent choisir de découper l'espace, de créer des frontières, *via* les fonctions clôtures virtuelles. Enfin, ce sont des dispositifs mobiles, et il n'est pas nécessaire que le porteur du collier, le chat, et la personne soit à proximité.

Avant d'aller plus loin, je souhaite préciser deux choses. D'abord, je vais utiliser « le(s) chat(s) » sans précision du genre de ceux-ci pour des questions de lisibilité. Cela n'affecte en rien mes résultats car je n'ai pas observé de différence significative pour ma recherche en fonction de cette dimension. Ensuite, lorsque dans le corps du texte, j'utilise des « guillemets » qui n'indiquent ni les mots exacts des personnes interrogées ni une citation d'auteur·rice, - dans ces cas les mots sont en italique -, c'est pour signifier que les termes font références à des catégories, des représentations, à des façons-de-parler, et qu'il ne faut pas les comprendre au sens littéral et absolu.

QUESTION DE DEPART

Le choix de mon sujet de mémoire et ma question de départ sont relatifs à mon étonnement, peut-être naïf, quant à la découverte de l'existence de tels produits sur le marché. Quelle drôle d'idée de tracker ses animaux de compagnie, non ?

Pourtant, et c'est cela qui suscite mon intérêt, l'utilisation de ces dispositifs de *tracking*, comme n'importe quel autre usage de technologie, n'est pas anodine et je formule ainsi la question de recherche suivante :

Comment l'utilisation de trackers s'intègre dans les relations domestiques entre les humain.e.s et leur(s) chat(s) ?

Mon travail s'oriente ainsi en deux sous-questions plus spécifiques :

1. Comment se fait-il que des trackers soient déployés au sein de ces relations de compagnie ?
2. Comment l'usage de ces dispositifs influencent ces relations de compagnie ?

ENJEUX

Les enjeux relatifs à cette thématique sont contemporains et transversaux aux problématiques de la numérisation de nos quotidiens, de nos rapports aux animaux, et à la surveillance - puisque les trackers permettent de surveiller les chats.

D'abord, comme le souligne David Lyon (2010 : 107) avec la notion de « *surveillance societies* », l'expansion croissante et rapide de modes de surveillance médiatisés par les technologies de l'information et de la communication, particulièrement dans les pays dits « du Nord », se reporte sur la vie quotidienne et fait de la surveillance une composante routinière et inévitable de nos existences qu'il est essentiel de considérer. Au sein du système capitaliste dans lequel nous

vivons, la surveillance est banalisée au même titre que rendue désirable (Lyon 2006 : 51), et les relations de compagnie n'échappent pas à cette vague technologisante.

Si le fait de vivre avec « *un animal dépourvu de toute utilité* » (Grange 2019 : 83) - comprendre un animal qui n'a pas de fonction de rentabilité - est un phénomène de masse récent, l'offre de produits disponibles sur le marché à destination (des détenteur·rice·s) des animaux de compagnie est impressionnante, et se développe continuellement. Il n'est pas étonnant si l'on considère qu'en 2020, 30% des ménages suisses déclarent avoir un chat et 12% un chien (VHN 2021). Les consommateur·rice·s potentiel·le·s donc sont nombreux·ses et les intérêts économiques considérables.

La rhétorique des marques vendant des trackers - mais cela s'applique également à d'autres produits - s'inscrit dans des discours autour du « bien-être » animal. Cette notion subjective que les technologies s'attèlent à quantifier me paraît centrale à explorer. Aussi, en suivant Bernard Hours pour qui la santé devient « *un bien qu'on entretient et qu'on achète, à mesure que se développent les marchandises de santé* » (2011 : 206), il me semble pertinent de considérer les implications de ces dispositifs qui prétendent étendre la maîtrise de ce bien-être ou de cette santé.

Enfin, si les technologies de ce type se diffusent dans les foyers et permettent aux usager·e·s de surveiller leurs animaux, il n'en demeure pas moins que se pose la question de la confidentialité des données. Van der Linden and *a/.* (2020) ont démontré que la préoccupation de la confidentialité des données était amoindrie lorsque les dispositifs visent des animaux de compagnie. Alors qu'à travers l'observation de son chat, on indique également un certain nombre d'informations sur soi...

Deuxième Partie

APPROCHE THÉORIQUE

CADRE THÉORIQUE

Mon sujet de recherche se compose de deux aspects centraux : les relations dites « de compagnie » et l'usage de trackers comme des dispositifs de « surveillance ». Je positionne ainsi mon travail à la croisée des *Animal Studies/Geographies* et des *Surveillance Studies*. Ces champs de recherche sont à mon avis complémentaires pour analyser la complexité de relations de surveillance sur des populations animales. Je commence par dresser brièvement l'évolution du champ des *Animal Studies/Geographies* pour ensuite le mettre en lien avec des travaux ayant analysés la surveillance s'opérant sur les animaux, afin de me positionner dans ces champs.

PENSER NOS RAPPORTS AUX ANIMAUX

Probablement influencées par les écrits de Peter Singer – *La Libération Animale* en 1975 – et Tom Regan – *The Case for Animal Right* en 1983 – sur le traitement industriel des animaux en Occident, les études des relations humains-animaux connaissent un intérêt grandissant depuis une trentaine d'année. L'émergence des *Human-Animal Studies* (HAS) est également à corrélérer avec d'autres « *identity-based studies such as ethnic, gender, and race studies programs* » (Shapiro 1993 cité par Urbanik 2012 :16).

Pour ce qui est plus particulièrement de la géographie, on retrouve un intérêt pour les animaux chez les auteur·rice·s depuis longtemps. Julie Urbanik (2021) cite notamment les travaux d'Hérodote (484-425 AV JC), Ératosthène (285-205 AV JC), Von Humboldt (1769-1859). Comme pour d'autres champs de recherche, on peut distinguer plusieurs « vagues » au fil des changement de paradigmes.

À la fin du 19ème siècle, la discipline de la zoogéographie se focalise sur la distribution spatiale des animaux sur la terre et à travers le temps, l'influence mutuelle de l'environnement et des pratiques animales, et des publications telles que l'« *Atlas of Zoogeography* » de 1911 tentent de saisir les causes de la présence d'espèces différentes dans des environnements physiques similaires (Urbanik 2012 : 28). Dans ce paradigme, les animaux sont étudiés comme « *natural object* » de la zoogéographie (ibid : 33).

Dès la moitié du 20ème siècle, la catégorisation des espèces animales ainsi que leur distribution devient l'apanage des biologistes et zoologistes. Les géographes se concentrent ainsi sur les relations entre les humains et les animaux dans l'espace. Des thématiques nouvelles émergent, telles que l'étude de l'impact de l'homme sur les espèces ou les relations humain-bétail (ibid :32). La géographie de l'époque de l'École de Berkeley cherche à comprendre le processus de domestication compris comme une transformation du « *paysage naturel* » en « *paysage culturel* »

» (Ibid : 33), mais le cadrage demeure anthropocentrique, l'homme étant hors de la « nature » et dominant (Ibid : 35).

Dès la moitié des années 90, dans un contexte académique qui déconstruit la notion de « culture », la *New Animal Geography* se présente comme une sous discipline qui « *focus[es] squarely on the complex entanglings of human-animal relations with space, place, location, environment and landscape* » (Philo and Wilbert 2000 cités par Urbanik 2012 : 36). Les géographes élargissent leurs terrains d'étude aux zoos, laboratoires, aux animaux domestiques, à la culture populaire, à toutes les interactions entre humain et animal en somme. En outre, les géographes changent la façon dont est problématisée la division binaire et hiérarchique homme-animal :

« *This order is, instead, the product of intersecting social, political, economic, scientific, philosophical, and religious histories and processes. [...] This machine has all sorts of profound material-discursive effects. It underpins a prejudice we can think of as speciesism, or a disregard for animals on the basis of their species (namely not being human) and a simultaneous belief in the superiority and mastery of the figure of the human.* » (Gillespie and Collard 2015 : 7)

Au-delà du changement de perspective avec l'humain qui n'est plus le sujet central d'analyse, les géographes observent le spectre des relations humain-animal et la façon dont elles existent, évoluent et disparaissent (Urbanik 2012 : 43). Il s'agit donc de comprendre comment les catégorisations en termes d'espèces influencent nos rapports aux animaux, mais également nos rapports à « notre humanité », et comment se construisent ces catégorisations dans ces relations. Aussi, il s'agit de penser « l'animal » au-delà d'une catégorie englobante qui finalement comme le fait la catégorie « humain » ignorent les différences (genres, classes, race etc.) et par conséquent la variété des réalités vécues (Gillespie and Collard 2015 : 7).

D'un point de vue interdisciplinaire, les *Critical Animal Studies* (CAS) se distancient des premières approches de la thématique animale proposée par les *Human-Animal Studies* (HAS) en remettant en cause les cadres conceptuels (McCance 2012 : 4) en prenant notamment la « condition animale » - au lieu de la « question animale » -, en revendiquant l'activisme et le rejet « *of the exploitation of animal life as an ontological, epistemological and ethico-political strategy* » (Jenkins and Stanescu 2014 cités par White 2015 : 32). En outre, les géographies animales critiques invitent à se saisir de ces sujets avec une approche intersectionnelle en considérant que « *animals' lives and death are deeply political, that they cannot be separated from intersecting forms of justice (social, political, environmental), and that hierarchical orders are a primary source of animals' subordination.* » (Gillespie and Collard 2015 : 10).

Si une focale en termes d'exploitation, comme le suggèrent les CAS, ne me semble pas pertinente pour saisir mon sujet d'étude, il me semble toutefois évident qu'une dimension de pouvoir est présente. Et les manifestations de ces rapports de pouvoir sont relatifs aux catégories en présence. Je situe ainsi mon travail dans ces derniers paradigmes qui s'inscrivent finalement dans une approche à dominante constructiviste, en considérant les processus de catégorisations humain-animal et leurs implications en termes d'agencements socio-spatiaux. Je dis « à dominante constructiviste » afin de ne pas nier les réalités matérielles dans lesquelles évoluent ces relations.

Finalement, les animaux en question dans ce travail - soit les chats - entrent dans une sous-catégorie « animal de compagnie », située culturellement et qui a ses implications propres. Le complément « de compagnie » permet déjà d'un point de vue purement linguistique, de montrer qu'il faut être au moins deux pour constituer une espèce compagne (Haraway 2018 : 36). Ainsi, lorsque j'utilise, dans la suite de ce travail, « relation de compagnie », « relation domestique » ou « animal de compagnie », il faut les comprendre comme des construits sociaux, relatifs à un environnement socio-culturel particulier et une époque donnée. Je précise donc déjà que mon étude se base sur des données récoltées en 2020-21 en Suisse romande.

SURVEILLER LES ANIMAUX

Ici, je mets en dialogue des travaux qui traitent de la surveillance qui s'opère directement sur les animaux avec des dimensions de géographies/études animales. Mon objectif étant de développer plus largement les apports de ce champ de recherche en le mettant en perspective avec des exemples concrets.

D'abord, Nicolas Lainé (2017) analyse le cas de la surveillance de la tuberculose chez les éléphants au Laos. Cette surveillance se matérialise par le contrôle de la santé des individus mais s'inscrit dans des objectifs plus larges de conservation d'une espèce qui a pris une dimension symbolique « *patrimoniale* » pour le pays. On retrouve cette dimension dans la géographie animale qui considère que les « *nonhumans play a much larger role in human identity formation, landscape practices, and political conflicts than has heretofore been recognized* » (Urbanik 2012 : 185). Cette interrelation entre les humain·e·s et les non-humain·e·s se retrouve également dans les travaux de Kathryn Gillespie et Rosemary-Claire Collard (2015 :8) qui confirment la signification culturelle des animaux dans la vie humaine et les effets de la domestication tant sur les paysages que sur les relations des humain·e·s à l'environnement. Ainsi, la surveillance des animaux, qui s'inscrit dans des objectifs de conservation, intensifie la

démarcation des espaces « de la nature » de ceux « des humain·e·s » et également la gestion des frontières qui en résultent (Adams 2019 : 341).

Dans leurs études sur la surveillance des animaux en contexte colonial, Muriel Figuié et *al.* (2015 : 181) constatent que la surveillance des animaux vise « *à délimiter des territoires sûrs et sains au bénéfice de la puissance coloniale* ». Cette délimitation territoriale, cette « *mise en ordre du territoire* », en se basant sur une catégorisation distinguant le « sauvage » du « domestique », réifie les catégories telles que « animal » et « humain » (ibid : 181) tout en reproduisant la domination exercée par certains groupes humains. Cette construction de catégorie contribue par là-même à ce que les « *hommes demeurent des hommes et ne rechutent pas dans l'animalité [il est donc nécessaire de] contenir les animaux sauvages et domestiques à leur juste place respective.* » (Mauz 2002 citée par Figuié et *al.* 2015 : 181). On retrouve ces aspects chez Richard Twine qui analyse ce qu'il appelle un processus de construction sociale d'un « nouvel humain » dans les sociétés occidentales. Et ce « nouvel humain » se construit en opposition aux représentations de l'animalité et de l'altérité (humaine) (Twine 2012 :21), avec pour conséquence un rejet de ce qui est assimilé à des caractéristiques animales pour les humain·e·s mais aussi notamment des signes extérieurs de violence humaine envers les animaux (ibid :22).

Ensuite, Nicolas Fortané et Frédéric Keck (2015) révèlent que la surveillance épidémiologique des animaux *via* des dispositifs biopolitiques de traçabilité, va au-delà du contrôle des maladies et des animaux mais participe également à la production et la circulation de normes et par là-même discrédite certaines pratiques de détenteur·rice·s d'animaux. Cette dimension relationnelle, contribue selon les auteurs, à « *une domestication non seulement des animaux mais aussi des humains qui vivent à proximité* » (ibid : 131). La géographie animale considère cet aspect en invitant à étudier comment des actions visant les animaux renforcent les rapports de pouvoir entre les humain·e·s (Urbanik 2012 :39). Barbara Noske (1989 : 22) a d'ailleurs mis en perspective, à travers le prisme de l'intersectionnalité, ces rapports de pouvoir en pensant notamment les relations entre exploitation animale et la précarité des humain·e·s qui travaillent dans les abattoirs.

En outre, il est nécessaire d'insister sur la dimension culturellement relative de ce que sont des pratiques animales légitimées et leurs implications en termes de rapports de pouvoir. En effet, « *[animals] appear to be one site of struggle [power] over the protection of national identity [place] and the production of cultural difference [culture]* » (Elder and *al.* 1998 citées par Urbanik 2012 :39). Les autrices soulignent notamment que les façons dont sont acceptées certaines pratiques sur le corps de l'animal (le manger, l'utiliser pour de l'expérimentation, etc.)

dépendent du groupe humain dominant dans un lieu particulier. Les « *attitudes colonialistes, ethnocentriques et anhistoriques* » envers celles et ceux qui transgressent les principes culturellement admis qu'on ne mange pas (et ne se fait pas manger par) nos animaux de compagnie sont persistantes (Haraway 2018 : 39).

À cette dimension située, il faut ajouter une dynamique temporelle aux processus de catégorisations des espèces animales. Sarah Bortolamiol et al. (2017 : 400) révèlent, en faisant référence à la forte expansion de la présence de chats sauvages en Australie, que le statut d'une espèce peut évoluer à travers le temps. La gestion de cette (sur)population de félins, par le statut particulier d'espèce « *férale* » soit une espèce qui est passée « *par une phase de domestication ou de captivité et qui [est] retournée à un état libre et sauvage* » (Godet cité par Bortolamiol et al. *ibid*), suscite des conflits, résultant de divergences de représentations de ces animaux qui ne sont plus tout à fait perçus comme domestiques, ni tout à fait comme sauvages.

Si l'éventail des travaux présentés jusque-là est vaste, c'est que la surveillance des animaux de compagnie est une thématique encore peu explorée par les académicien·ne·s. Les travaux les plus explicites sur la thématique que j'ai rencontré sont ceux que je mentionne maintenant. D'abord, Anne Galloway (2013) propose des réflexions méthodologiques à l'intention des études qui visent à saisir la (re)production culturelle des rapports humain·e·s-animaux dans une perspective axée autour des attentes anticipatoires amenées par les nouvelles technologies. Puis, Dirk Van der Linden *et al.* (2020) constatent la sous-estimation des enjeux de confidentialité des données des usager·e·s, lorsque les technologies visent les animaux de compagnie. Enfin, Rebekah Fox et Nancy R. Gee (2019) mentionnent brièvement l'usage de colliers caméra-GPS dans le contexte d'un documentaire réalisé par la BBC en 2013, afin d'illustrer leur propos : les « *pet-keeping practices* » ont tendance à s'intensifier et à se développer autour de discours enjoignant à la responsabilisation des détenteur·rice·s d'animaux domestiques par la surveillance de ces derniers, mais également par le déploiement de dispositifs de surveillance visant les détenteur·rice·s eux·elles-mêmes telles que des dispositions légales et la redéfinition de normes socioculturelles constituant les relations de compagnie.

S'il y a finalement peu d'analyses qui imbriquent surveillance, animaux et technologies, cela est probablement dû à la récente expansion de ces dispositifs, plutôt qu'à un manque d'intérêt pour ces objets. Pourtant, comprendre les « *assemblages* » entre les humain·e·s et non humain·e·s impliqué·e·s dans la production et la consommation de nouvelles technologies est crucial, raison pour laquelle il est nécessaire de dévier la focale de l'humain sur les pratiques puisqu'à travers elles, se tissent des relations particulières (Galloway 2013 : 55-56). Je m'intéresse donc ici aux usages de trackers en tant que pratiques qui (re)créent des relations de compagnie. Aussi, David

Lyon (2010 :107) mentionne les difficultés que la croissance des modes de surveillance implique en termes d'analyse pour les académicien·ne·s. Il me semble donc nécessaire de considérer l'apport des géographies animales pour qui les humain·e·s sont profondément lié·e·s aux autres espèces et même de penser ce lien comme un révélateur puisque nos rapports aux animaux offrent des « *repères de nos valeurs collectives* » (Grange 2019 : 84). En combinant ces deux champs de recherche, j'aspire à saisir les impacts de la surveillance sur nos vies quotidiennes, nos rapports à l'espace et à nous-mêmes ainsi que sur nos relations inter espèces. Le cadre analytique proposé dans le chapitre suivant permet de lier ces champs de recherche *via* la notion conceptuelle de médiation.

Troisième Partie

APPROCHE CONCEPTUELLE

PENSER NOS RAPPORTS DOMESTIQUES ET À LA SURVEILLANCE A TRAVERS LA NOTION DE « MÉDIATION »

Je m'attèle dans ce chapitre à proposer un cadre conceptuel afin de saisir les motivations et les implications de l'usage des dispositifs de *tracking* dans les relations de compagnie entre les humain·e·s et leur(s) chat(s). La notion de « médiation » est au centre de cette proposition de conceptualisation permettant de penser les relations tripartites entre les humain·e·s, les chats et les technologies de *tracking*.

LA SPATIALITÉ MÉDIATISÉE ET LA TERRITORIALITÉ

Afin de définir la médiation, je mobilise principalement deux auteur·rice·s qui l'ont théorisée dans une perspective spatiale soit Agnieszka Leszczynski et Claude Raffestin. Leurs apports sont complémentaires : la première travaille sur les questions de spatialité médiatisée dans un contexte d'usage de technologies digitales, le second apporte une approche de la territorialité qui me permettra de schématiser et de structurer mon propos.

Agnieszka Leszczynski (2019 : 19) propose une théorie de la médiation qui considère, qu'à l'intérieur de nos réalités contemporaines, nous saisissons les espaces, les expériences et les interactions comme les effets d'un ensemble de relations composées des imbrications entre des technologies, des rapports sociaux et de rapports à l'espace. La médiation est dans ce cas comprise comme une condition ontologique de la spatialité, qui elle doit être comprise « *as mediated in the sense of being a project of becoming that is never completed – it is ontogenetic, never fully formed or ever reaching its apogee in some sort of artificial hybrid* » (Leszczynski 2015 : 745).

Si Claude Raffestin privilégie le terme de « territorialité » à « spatialité », je comprends les termes des auteur·rice·s comme analogues et retiens leurs conceptions de la médiation comme centrale dans la production de « territoire » et la génération de « territorialité »/« spatialité ». Pour Claude Raffestin (2019 : sans n° page), la territorialité est définie comme la médiation spatiale de rapport sociaux, car « *la relation avec le territoire est une relation qui médiatise ensuite les rapports avec les hommes, avec les autres* ». Il est utile de préciser que comme pour Agnieszka Leszczynski qui considère la spatialité comme ontogénétique et donc jamais absolue, Claude Raffestin relève le caractère dynamique de la territorialité (ibid).

VERS UNE CONCEPTION DE LA DOMESTICITÉ COMME UN TYPE DE TERRITORIALITÉ

La territorialité est donc définie comme « *le système de relations qu'entretient une collectivité — et partant un individu qui y appartient — avec l'extériorité et/ou l'altérité à l'aide de médiateurs* » (Raffestin 1982 :70). Le territoire étant le résultat d'actions de mise en relation (médiation) d'un sujet (collectivité ou individu) et d'un objet (espace). De ce territoire produit se réalise la relation et ainsi le processus de territorialisation sous la forme schématique suivante :

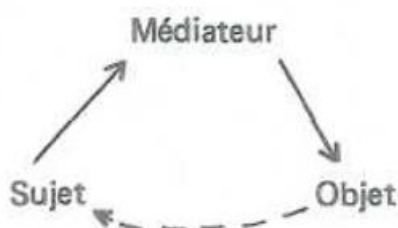


Figure 2 : Territorialité selon Claude Raffestin (1982)

La domestication étant « *imagined, practised and maintained in the everyday* » (Power 2012 :371), je la conçois de façon analogue à la territorialisation et la définis comme un processus de production de relations de compagnie, entre un(des) humain-e(s) (sujet) et un animal (objet). L'animal devenant un animal de compagnie, dans une logique similaire à celle qui fait de l'espace un territoire.

Si pour Claude Raffestin (1982), l'objet fait référence à un espace, l'objet « chat » recouvre diverses dimensions. Pour les définir, je m'inspire de la citation suivante de Julie Urbanik (2012 : 184), qui soulève l'importance centrale du « lieu » - *place* en version anglaise – dans la géographie animale : « *we have to built a conception of place that includes not only the physical realities (e.g farm, zoo, home) but also the conceptual locations of animals (e.g. pet, pest, food)* ». La domesticité est donc le résultat d'une organisation socio-spatiale composée par des réalités physiques, soit des « *expériences incarnées de la domestication* » (Gillespie and Collard 2015 : 6), des « *arrangements spatiaux* » définis en termes de « *proximities and distances, spatial demarcations such as borders or pens, and controlled movements trough space* » (ibid : 10) et des représentations qui localisent l'animal dans un cadre conceptuel de compagnonnage (ibid : 6). Cette perspective qui conçoit la domesticité en termes de territorialité répond à la considération suivante : « *Companion species are the issue. They are the promise, the process, and the product* » (Haraway 2008: 66) et met en valeur la dimension co-constitutive des relations de compagnie (Haraway 2018: 64). La médiation consiste donc en une action de mise

en relation qui transforme les objets et les sujets, dans « *un mouvement de réciprocité et d'interdépendance, dans un processus continu d'articulation et de réarticulation de ces relations* » (Meunier 2007 : 326).

DE LA DOMESTICITÉ A LA DOMESTICITÉ SURVEILLANTE

Si « *la surveillance est le produit et le producteur d'un ensemble de relations médiatisées (par des technologies, des codes, des intentions, etc.) entre un « surveillant » et un « surveillé » (humain ou non-humain, individuel ou collectif, etc.)* » (Klauser 2012 : 10), cette approche relationnelle fait écho à la conception territoriale de Claude Raffestin. Elle me permet d'appliquer le même cadre structurant à la domesticité surveillante et d'ainsi lier ces deux aspects majeurs de ma recherche.

La surveillance est définie comme « *the focused, systematic and routine attention to personal details for purposes of influence, management, protection or direction* » (Lyon 2007 :14). La surveillance implique donc plus qu'une observation passive, et à travers son exercice, elle est productrice de relations de pouvoir (Monahan and Wood 2018 : 1). Si les analyses ayant trait au contrôle dans le champ de recherche des *Surveillances Studies* sont prédominantes, elles se heurtent toutefois aux enjeux contemporains de problématiques de surveillance dans la vie quotidienne et notamment à celle qui m'occupe ici. Il s'agit donc de décentrer la focale humaine des *Surveillance Studies*, de prendre en compte de nouveaux·lles acteur·rice·s, de penser la surveillance au-delà du contrôle (Klauser 2018 : 376). Dans cette suite d'idée, Ian McIntosh *and al.* (2010 : 90) constatent que la surveillance peut être, et particulièrement dans des contextes de groupes ou individus vulnérables, une composante majeure du « *care* », et donc se positionner au-delà d'une analyse du contrôle. L'expérience de la surveillance est ainsi variable, provoquant chez certain·e·s de la peur, alors d'autres la perçoivent comme rassurante, ainsi « *surveillant gaze(s) may be protective, mutual or discriminatory.* » (Abu-Laban 2015 :52). Comme le déclare Donna Haraway (2008 : 36) dans son ouvrage « *When species meet* », « *caring* » c'est devenir sujet d'une forme d'obligation de curiosité envers les espèces compagnes. Penser la surveillance en termes de *care* me semble ainsi tout à fait approprié à mon objet d'étude et permet de créer un pont entre les approches des deux champs de recherche qui me guident.

Aussi, si les technologies ne médiatisent rien « en soi » (Leszczynski 2019 : 19), il est nécessaire qu'un regard humain se pose sur l'animal pour que cette territorialité surveillante puisse se réaliser. Une attention particulière au regard – *gaze* – me semble inévitable par la centralité de la vision dans mon objet d'étude. Aussi, Irus Braverman étudie la complexité d'un *human-animal*

gaze dans le contexte du zoo. Pour celui-ci, le « *gaze [is situated] at the nexus of knowledge and power* » (Braverman 2018 : 61). L'auteur aboutit à la conclusion suivante : « *the spectacle of the zoo is meant to be powered by care and sympathy for the animals [...] they discipline the public into caring about nature [...] Human zoogoers are thus disciplined by the zoo's institutional gaze to become caregivers.* » (ibid : 62). Cette influence du regard à la fois sur les perceptions humaines de l'animal – la nature chez Braverman – et à la fois sur leurs pratiques fait écho à la perspective relationnelle présentée dans ce chapitre.

En outre, comme le démontre Maria Puig de la Bellacasa (2012 :198) « *to care about something, or for somebody, is inevitably to create relation* ». L'autrice théorise le *care* comme une condition ontologique à nos relationnalités (ibid : 199). En étendant cette affirmation à mon cadre conceptuel, j'en déduis que si le *care* est une condition ontologique à la médiation et que la médiation est une condition ontologique à la spatialité, donc le *care* est une condition ontologique à la spatialité/territorialité/domesticité. Si toutes les relations ne peuvent être définies par le *care*, il est néanmoins indispensable au maintien de celles-ci (ibid : 198). Si je ne vais pas définir plus *a priori* la notion de *care*, elle se dessinera au fil de l'analyse.

LA NATURE DU MÉDIATEUR : AXES DE RECHERCHE

Après avoir démontré que la domesticité – comprise comme une forme spécifique de territorialité/spatialité – est le résultat d'un processus de médiation dans lesquels interagissent des rapports sociaux, des rapports spatiaux et des média(teur)s, il convient de se pencher sur la notion de « médiateur ».

Le schéma de la territorialité, tel que proposé par Claude Raffestin et reproduit dans ce chapitre, est donc très utile pour illustrer mon propos. Néanmoins, il ne s'agit pas de déduire ou de faire dire à l'auteur, sur cette base que le médiateur ne serait qu'un « pur » intermédiaire entre ici l'humain et l'animal. Les interfaces produites par les médias spatiaux – ici les représentations issues des applications des trackers – sont elles-mêmes des effets du processus de médiation (Leszczynski 2015 : 742). A la manière de Donna Haraway (2008 : 249) qui écrit que « *we are bodies in technologies. Therefore, technologies are not mediations, something in between us and another bit of the world. Rather, technologies are organs, full partners* », je comprends ainsi les trackers – et les médiateurs - comme parties prenantes de la relation. Pour synthétiser, les médiateurs-trackers sont à la fois constitutifs et effets de ce système territorial.

Penser en termes de médiation, c'est pouvoir donc considérer les médiateurs comme des conditions de production de la vie sociale (Rose 2019 :168), qui positionnent notamment les expériences et les utilisateur·rice·s en relation avec le contenu (Leszczynski 2015 : 733). Pour

opérationnaliser ce concept de médiation comme « *lieu de relationnalité* », qui est à concevoir comme fluide et mouvant, Dominique Meunier (2007 : 327) propose que dans la pratique le·a chercheur·se s'attèle à observer « *ce qui fait exister* » ces médiations, et de « *comprendre comment ça marche* ». Finalement ces deux dimensions correspondent à mes deux sous-questions de recherche et sont érigées en axes d'analyse dans le chapitre correspondant.

J'analyse ainsi en deux temps comment s'imbriquent l'utilisation d'un tracker et les relations de compagnie. Ces deux temps sont artificiellement divisés puisque je cherche à comprendre les motivations des personnes à faire usage de trackers, alors qu'elles en disposent déjà au moment des interviews. Ces deux « moments » se distinguent plutôt par la nature du médiateur, et celle-ci est « *essentielle pour comprendre et le processus, et le résultat* » (Raffestin 1984 : 440). Selon la conception raffestinienne, le médiateur peut être un instrument, un symbole, un code, ou une technique (idem).

Dans un premier temps, je considère donc la surveillance comme le produit d'une intentionnalité de *care*, le médiateur étant constitué d'un ensemble de normes culturelles, de « codes » qui régissent les relations de compagnie. Mon premier axe explore ainsi la territorialité des relations domestiques, la domesticité, en tant que système relationnel et vise à comprendre les logiques socio-spatiales qui favorisent le déploiement de technologies de surveillance. Je réponds à la question suivante : *comment la domesticité peut produire de la surveillance ?* Ce faisant, j'explore les arrangements spatiaux et les représentations qui composent les relations de compagnie. Je formule ainsi l'hypothèse que la domesticité est le résultat d'une organisation socio-spatiale propice à la surveillance.

Dans un second temps, le médiateur est un instrument technologique : le dispositif de tracker, que je considère comme un outil de techno-*care*. J'oriente cet axe en termes de régulation, en admettant la dimension surveillante du tracker, et ainsi la particularité de la surveillance qui est qu'elle « *regulates boundaries and relations. It reinforces separation and different treatment along lines of class, race, gender, sexuality, age, and so on* » (Monahan and Wood 2018: xx). J'ajoute à la liste des systèmes de catégorisation cités par les auteurs celle d'espèce. A travers cet axe, mon intérêt se porte sur la reconfiguration de l'organisation socio-spatiale des relations de compagnie *via* l'utilisation d'un tracker. Je réponds ainsi à la question suivante : *comment la surveillance est (re)productrice de domesticité ?* Et formule l'hypothèse que les expériences de la domesticité sont modifiées *via* l'utilisation d'un tracker qui médiate le regard des utilisateur·rice·s sur l'espace pratiqué par leur(s) chat(s) et sur ce(s) dernier(s).

Finalement, la structure de mon analyse se présente de sorte à rendre intelligible la dimension processuelle qui amène la domesticité vers une domesticité surveillante. Mon objectif n'étant

pas de prétendre que toutes les relations de compagnie sont vouées à devenir techno-surveillantes. Les données sur lesquelles je me base sont relatives à des entretiens avec des personnes utilisatrices de tracker, elles me permettent uniquement de considérer les dimensions qui les ont amenées, elles, à intégrer l'usage de trackers dans leurs modalités relationnelles avec leur(s) chat(s).

Quatrième Partie

MÉTHODOLOGIE

MÉTHODES DE TERRAIN ET D'ANALYSE

Dans ce chapitre, je développe d'abord le déroulement de mon terrain, les choix effectués durant cette phase, décris ma méthode de récolte de données et les difficultés rencontrées. Ensuite, je présente ma façon de procéder pour l'analyse ainsi que les décisions prises quant à la restitution des résultats.

TRAVAIL DE TERRAIN

Le travail de terrain à proprement parler m'a occupée entre les mois d'octobre 2020 et mai 2021. Il s'est déroulé en plusieurs étapes que je détaille ci-dessous.

Choix du terrain

Le choix de mon terrain a parcouru un cheminement similaire à celui du choix de mon sujet. J'ai découvert avec surprise l'existence de dispositifs connectés de géolocalisation à destination d'animaux dits « de rente » en effectuant des recherches dans le cadre d'un mandat d'assistante-étudiante pour M. Francisco Klauser. De nombreuses vidéos produites dans les pays du Nord de l'Europe, en Norvège notamment, en faisaient la promotion. La situation sanitaire et les restrictions de circulations qu'elle imposait, ainsi que la prise en compte des obstacles linguistiques, m'amènèrent à considérer un terrain en Suisse comme plus accessible. C'est ainsi que je fis de larges recherches pour entrer en contact avec les rares éleveur·se·s « connecté·e·s » découvert·e·s sur internet qui témoignaient dans des articles de presse, sans véritable succès. J'ai abouti au constat que ces technologies sont à un stade embryonnaire d'une utilisation démocratisée en Suisse, ou alors sont expérimentées dans des complexes de recherche tels que la *Swiss Future Farm*. Mon intérêt principal portant sur les usages quotidiens, je n'ai pas souhaité investiguer dans cette dernière direction. Mes recherches m'ont permis de réaliser que des appareils de *tracking* existaient également dans le domaine « de compagnie ». En effet, pour les animaux de compagnie ces appareils étaient déjà vendus dans les enseignes spécialisées ce qui m'indiqua que leur usage y était plus démocratisé.

En commençant ma recherche, je ne connaissais donc aucun·e utilisateur·rice de tracker d'animaux. Afin d'entrer en relation avec des personnes utilisant ces technologies, j'ai mobilisé le réseau social *Facebook* où de nombreux groupes à thématique « animaux domestiques/de compagnie » existent. Comme j'espérais rencontrer des personnes en présentiel, mon attention s'est portée sur des groupes locaux. Je me suis donc inscrite notamment aux groupes suivants :

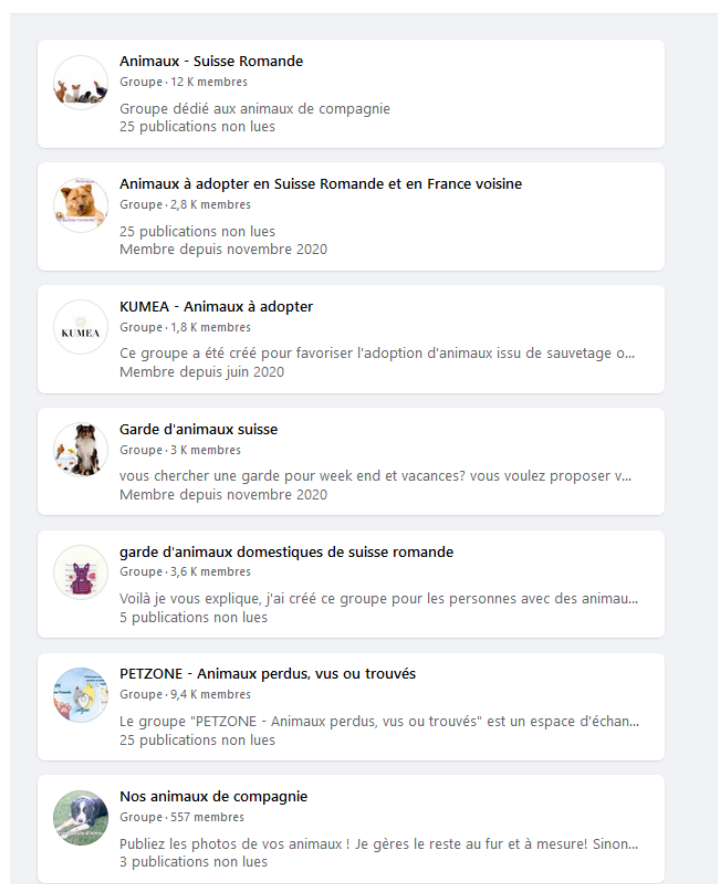


Figure 3 : Groupes Facebook "Animaux de compagnie"

Sur les pages de ces groupes, j'ai publié des annonces en deux temps. Au mois d'octobre 2020, j'ai publié une annonce en publiant simplement la question suivante « *Est-ce que des personnes utilisent des trackers, si oui, lesquels ?* ». Le but de ce sondage était de pouvoir déjà évaluer de la quantité des répondant·e·s potentiel·le·s sur ces plateformes et ainsi juger la faisabilité de ma recherche. Il était également question de me faire une idée des marques utilisées et d'en comparer les fonctionnalités. J'ai ainsi décidé de réduire ma recherche à deux marques de tracker : *Tractive* et *Invoxia*. Les deux ont des fonctionnalités similaires, et étaient les plus citées dans les commentaires. Aussi, n'en choisir qu'une m'aurait mise dans une position inconfortable pour la suite puisque j'aurais dû citer la marque à répétition dans mes publications et j'aurais eu l'impression d'en faire la promotion.

Dans un second temps, à partir de novembre, j'ai déposé des annonces de recherche d'utilisateur·rice·s de tracker de chat disposé·e·s à m'accorder des entretiens sur les mêmes groupes ainsi que dans des magasins spécialisés et dans des cabinets de vétérinaires. Je n'ai malheureusement eu aucun retour de mes annonces « papier ». Aussi, la moitié des groupes *Facebook* ont refusé la publication de mon annonce, pour motif que cela ne correspondait pas aux principes de la « communauté ». Malgré cela, j'ai reçu un certain nombre de réponses ou de réactions en commentaires.

Échantillonnage

J'ai donc procédé à un « *échantillonnage sélectif* » (Glaser 1992 : 102) avec un critère de tri assez large : les répondant·e·s devaient utiliser actuellement un tracker d'une des deux marques *leaders* en Suisse romande pour leur(s) chat(s). Je n'ai refusé qu'une personne pour motif que la marque du tracker n'était pas l'une des deux citées plus tôt. Avec du recul, cet élément n'aurait pas dû être disqualifiant. Mon travail porte sur les imbrications entre les technologies et les rapports de compagnie, plutôt que sur les modalités d'utilisation, il n'était donc pas nécessaire que les trackers aient exactement les mêmes fonctionnements.

A la fin de chaque entretien, je demandais aux personnes si elles avaient connaissance d'autres individus correspondant à mes critères en espérant obtenir un « *échantillonnage en boule de neige* » (Flick 2014). Cette méthode s'est avérée infructueuse dans la majorité des cas, bien qu'une répondante m'ait transmis le contact d'une de ses voisines. Cela s'explique probablement par la dimension minoritaire de cette manière de « gérer » son chat, et bien qu'il soit possible d'« ajouter » les chats des environs à son interface, l'application ne permet pas d'interagir autrement que par l'observation.

Au fil des mois, j'ai donc interrogé douze personnes, en onze entretiens. Lors du premier entretien, les deux membres du couple ont souhaité participer alors que je n'avais prévu de n'interroger qu'une des deux parties. Comme il s'agissait d'un entretien exploratoire, cela s'est avéré enrichissant que les personnes discutent finalement « sous mes yeux » de leurs pratiques, de leurs points de convergences mais aussi débattent de leurs points de vue qu'ils découvraient comme divergents. À travers leurs échanges de nouvelles pistes ont émergé. La situation ne s'est pas reproduite, mais j'aurais réitéré l'expérience si elle s'était présentée.

Dans le tableau ci-dessous, je résume les données démographiques et autres informations qui sont pertinentes pour ma recherche. Tous les prénoms sont d'emprunts puisque dès mes premières publications je garantissais l'anonymat. Pour ce qui est du genre, je précise que je n'ai pas demandé explicitement à chaque personne comment elle s'identifiait, je me suis basée sur la façon dont les personnes accordaient les adjectifs en se qualifiant. J'espère donc n'avoir mégenré personne. J'ai retenu également la profession, la marque du tracker comme informations. Bien que je n'en tienne pas vraiment compte dans mon analyse, leur présence permet de constater qu'il n'y a pas véritablement de « profil-type » de l'utilisateur·rice de tracker en fonction de ces critères. Je n'ai pas gardé le nom des lieux d'établissement, car il est aisé de retrouver les personnes en triangulant les données avec les schémas/captures d'écran retransmises dans ce document. J'ai ainsi favorisé un rendu en mentionnant le nom du canton et le nombre d'habitant·e·s approximatif de la ville ou du village. J'ai ajouté, en retranscrivant

les entretiens le critère « chat de race », mais n'ai pas retenu les informations relatives à leur sexe ou à leur âge car cela n'était pas significatif. Et finalement la catégorie « autres » reprend les indications des personnes qui m'ont affirmé disposer, en plus du tracker, d'une chatière connectée. Cette information est plus présente ici à titre informatif qu'analytique.

N°	Date	Prénom*	Age	Genre	Profession	Canton - nbre hab.	Chat de race	Marque tracker	Autres
1	18.11.20	Michel et Claire	35 et 31	Homme et femme	Ingénieur mécanique et vétérinaire	Valais ~2500	Oui	Invoxia	
2	20.11.20	Mathilde	33	Femme	Analyste financière	Vaud ~1800	Non précisé	Tractive	Chatière connectée
3	21.11.20	Christelle	38	Femme	Assistante dentaire	Vaud ~10'000	Oui	Tractive	
4	29.01.21	Chloé	39	Femme	Accueillante en milieu familial	Vaud ~1700	Non précisé	Tractive	
5	30.01.21	Norma	25	Femme	Étudiante en physiothérapie	Genève ~700	Oui	Tractive	
6	12.02.21	Gisèle	43	Femme	Mère au foyer	Valais ~2500	Non précisé	Tractive	
7	15.02.21	Justine	41	Femme	Styliste ongulaire	Vaud ~900	Oui	Invoxia	
8	25.02.21	Zoé	25	Femme	Horticultrice	Valais ~1900	Non précisé	Tractive	
9	15.03.21	Anastasia	28	Femme	Employée de commerce	Vaud ~26'000	Oui	Tractive	Chatière connectée
10	18.03.21	Judith	33	Femme	Technicienne en radiologie	Genève ~700	Oui	Tractive	Chatière connectée
11	23.03.21	Yvan	24	Homme	Coiffeur	Fribourg ~900	Non précisé	Tractive	

Figure 4 : Données démographiques échantillon

Récolte de données

Cette recherche par sa problématique axée sur les usages de technologies de *tracking* m'a amenée à obtenir des données qualitatives. Durant mon terrain, j'ai ainsi récolté deux types de données : des entretiens et des représentations spatiales.

Entretiens

Dans un premier temps, j'ai réalisé avec chacune des personnes citées dans le tableau ci-dessus, des entretiens semi-directifs de forme « *entretien centré sur un problème* » (Witzel et Reiter 2010). La question d'ouverture était à la suivante « *est-ce que vous pouvez me raconter votre relation avec votre chat, depuis avant que vous lui ayez mis un tracker jusqu'à aujourd'hui ? Vous pouvez prendre le temps de me raconter* ». A travers cette question, l'idée était d'obtenir des narrations des personnes utilisatrices de ces dispositifs entre avant le moment où il-elle-s ont entendu parler de ces technologies jusqu'à leur usage actuel, et ainsi de

comprendre le processus qui les a mené·e·s à installer un tracker sur leur(s) chat(s). Je prenais des notes sans les interrompre durant ce temps, puis je leur posais des questions sur ce qu'elles avaient dit et dont je voulais en savoir plus. Puis pour compléter ces narrations, j'avais à disposition une grille d'entretien axée sur l'utilisation au quotidien du tracker, ses fonctionnalités, les moments d'utilisations, l'environnement de vie, les circulations du chat, les perceptions de leur rôle, les raisons d'achat du tracker, *etc.*

J'ai ainsi réalisé onze entretiens en visio-conférence d'une durée moyenne de cinquante-cinq minutes. Je considère que ce nombre est suffisant, car lors des derniers entretiens les thématiques, pratiques, problématiques et discours se répétaient.

Représentations spatiales

Dans un deuxième temps, j'ai recontacté les personnes avec lesquelles j'avais préalablement réalisé un entretien. Je leur ai demandé de me transmettre des captures d'écran de l'application représentatives pour elles de leur utilisation du tracker, ainsi que de me représenter par un dessin leur relation avec leur chat. Cinq personnes ont répondu favorablement à ma demande, parfois partiellement en ne réalisant que la première partie de ma demande.

Les résultats de ces productions sont très divers. Cela est dû à la forme volontairement large de ma demande : je souhaitais laisser un maximum de liberté aux personnes pour laisser émerger des aspects qui n'avaient pas été abordés lors des entretiens. La diversité de la forme de ces données ne me permet pas de les analyser de manière comparative. Et si dans certains cas, elles n'apportent pas véritablement d'éléments nouveaux par rapport aux entretiens, elles me permettent d'illustrer mes propos dans l'analyse. Les lecteur·rice·s curieux·ses peuvent également consulter les annexes dans lesquelles j'ai ajouté des cartes que je ne mobilise pas directement dans le travail.

Aussi pour garantir l'anonymat des personnes, puisque les cartes issues des captures d'écran de l'application indiquent le nom du chat, les noms des rues, le domicile des personnes et les entreprises à proximité, j'ai effacé ces informations manuellement. Afin que les lecteur·rice·s puissent se faire une idée de ce que j'ai retiré sur ces cartes, j'ai opté pour un rendu où mes interventions sont visibles, sans pour autant nuire à leur lisibilité.

Limites et difficultés méthodologiques

Le contexte sanitaire dans lequel j'ai réalisé mon terrain a eu pour conséquence de rendre les entretiens « en vrai » moins souhaitables pour les personnes, et cela m'a posé quelques

difficultés méthodologiques. En effet, lors de rencontres-vidéos, les « stratégies » d'entretien, telle que laisser des silences pour que la personne puisse réfléchir et aller plus loin dans ses propos étaient vites perçues comme des bugs techniques et suscitaient une forme de malaise. En outre, comme les personnes sont à leur domicile, je maîtrisais moins « l'environnement » d'entretien. Nous avons ainsi été régulièrement interrompu·e·s par l'intervention d'autres membres du foyer. Aussi, dans des situations de rencontres « physiques », il y a un « avant » et un « après » entretien : c'est à dire qu'il est plus évident, de mes expériences passées, de mettre les personnes « à l'aise » en commençant par partager un café par exemple, avant d'être dans le vif du sujet.

Aussi, le recrutement *via* les réseaux sociaux n'est pas forcément optimal. Dans les faits, quantité de personnes qui avaient répondu favorablement à ma demande d'entretien *via* la messagerie du réseau, que j'avais personnellement contacté après qu'elles se soient manifestées à la suite d'une annonce, n'ont soit plus donné de nouvelles, soit ne se sont pas présentées lors de l'entretien planifié. J'explique cela de diverses manières : soit d'un point de vue purement technique, les messages « se perdent » dans les boîtes de messageries, soit la conscience de l'engagement est peut-être moindre lorsque l'on communique dans ces contextes, soit les réseaux sociaux permettent des échanges rapides et le temps demandé par mon projet dépassait ce qu'elles étaient disposées à me consacrer, malgré le fait que j'en avais fait mention directement dans l'annonce. Néanmoins, à force de republications, j'ai obtenu un nombre suffisant de rencontres.

Une autre difficulté est cette fois liée directement à mon sujet. J'entends par là que, comme pour d'autres sujets qui traitent de pratiques quotidiennes et ainsi perçues comme « banales » pour les personnes, il m'a semblé parfois ardu de centrer les personnes sur leurs pratiques et leurs représentations du dispositif plutôt que sur une explication technique du fonctionnement de l'application. En conséquence, j'ai retravaillé ma grille d'entretien entre chacune des rencontres et au fil des entretiens, ai développé des stratégies pour recentrer les personnes sur les aspects qui m'intéressaient plutôt que sur des discussions « techniques ».

ANALYSE DES DONNÉES

Pour l'analyse des données, j'ai d'abord procédé à une « *analyse globale* » (Flick 2014) en soulignant les thématiques les plus récurrentes ou intrigantes au sein des entretiens. Dans un second temps, j'ai repris mes entretiens et les ai codés en favorisant l'usage de verbes dans mon codage, afin de mettre en évidence les actions et les processus (Charmaz 2001 : 684-5).

Puis, j'ai relevé les codes qui revenaient le plus régulièrement et ai construit la restitution de mes résultats autour de ceux-ci.

J'ai toutefois laissé de la place à des codes, et donc des récits, qui ne concernaient pas tous mes entretiens, mais qui étaient très récurrents au sein de la même *interview* et qui, s'ils exprimaient des expériences minoritaires au sein de mon échantillon, devenaient significatifs par leur prégnance dans le vécu d'une ou quelques personnes.

Enfin, bien que je fasse parfois usage de paraphrases, j'ai favorisé la restitution littérale d'extraits d'entretien pour rester au plus proche des mots de mes interlocuteur·rice·s.

Cinquième Partie

ANALYSE

RÉSULTATS

Dans cette partie, je développe une analyse basée sur le cadre conceptuel précédemment détaillé. Si les nouvelles technologies sont à la fois le produit de modèles sociaux autant que productrices de ces modèles, c'est ce processus de co-construction (Lyon 2001 : 17) qui est au centre de ce chapitre. Il se compose ainsi de deux parties principales, qui correspondent, comme annoncé dans le chapitre approche conceptuelle, à mes deux sous-questions de départ.

La première partie s'articule autour de la dimension de surveillance « produite » par le rapport de compagnie, soit comment les pratiques spatiales et les représentations des relations de compagnie entre les humain·e·s et leur(s) chat(s) permettent de justifier l'usage d'un tracker en leur sein. Il est question d'analyser ce qui « fait être » les usages de technologies (Meunier 2007 : 326) dans la domesticité.

La seconde partie vise à comprendre les effets de l'usage de trackers à l'intérieur de ces relations de compagnie, soit la surveillance comme « (re)productrice » de rapports domestiques. En d'autres termes, la focale se pose les transformations résultantes de la domesticité médiatisée *via* le déploiement d'un tracker.

Je propose à la fin de chacune de ces parties une discussion synthétique de mes résultats.

DE LA LÉGITIMITÉ DE SURVEILLER SON CHAT

Dans cette première partie d'analyse, il est donc question de comprendre comment l'usage d'un tracker peut s'intégrer dans les relations de compagnie, ou en d'autres termes, comment la domesticité est un système propice au déploiement de technologies surveillantes, telles que les trackers.

Je vais donc décortiquer la domesticité en commençant par développer les représentations que les personnes se font du chat de compagnie et les implications socio-spatiales qui en découlent. Puis, j'analyse « la place » que les personnes font au chat, soit la production de la relation à travers un espace partagé. Enfin, je propose une synthèse de ces éléments et des réflexions additionnelles.

Une « vraie vie de chat »

Lors de la plupart des entretiens, les personnes ont mentionné l'idée qu'il y aurait « une vraie vie de chat ». Puisque ces derniers – les chats donc – n'ont pu me donner leur avis sur la question, comprendre ce qui est sous-entendu par cette notion me semble capital pour comprendre la construction de relations de compagnie.

Une question d'accessibilité à l'espace

Cette notion de « vraie vie de chat » est mentionnée de façon comparative par Mathilde (entretien 2 - 20.11.2020) :

« [Son autre chat] est très casanière et c'est pour ça qu'elle ne va pas loin. Mais alors que lui il est beaucoup plus décontracté et il va à l'aventure. Moi je trouve que c'est plus sain comme il fait. Mais bon, en même temps, c'est sûr, enfin comme ça il a une vraie vie de chat. On me le dit souvent, plutôt que de rester enfermé, il peut chasser, il peut faire tout ce qu'il a envie. »

La « vraie vie de chat » telle que décrite par Mathilde est intrinsèquement liée à la pratique spatiale d'un autre environnement que le domicile et à des valeurs « animales/sauvages » telles que la chasse et la liberté. Des idées similaires se retrouvaient dans la totalité des entretiens et lorsque les personnes me parlaient du « chat qui fait sa vie », cela était toujours relatif à la vie à l'extérieur.

Au-delà d'être une condition à la « vie de chat », Michel (entretien 1 - 18.11.2020) notamment, valorise cet accès à l'extérieur en tant que nécessité d'un autre ordre : *« Ça n'aurait pas été possible de ne pas la laisser sortir, elle ne serait pas très heureuse à l'intérieur elle a besoin de ça. »*, tout comme Justine (entretien 7 – 15.02.2021) pour qui *« un chat heureux est un chat libre »*. Il ne s'agit pas ici de comprendre la liberté comme une absence de contrainte – la liberté d'un animal de compagnie est relative aux permissions octroyées par son·a maître·sse -, mais comme une représentation spatialisée.

Selon Donna Haraway (2003 : 92) les obligations contemporaines – et culturellement situées - à l'égard des espèces compagnes ne sauraient se contenter d'éviter la souffrance animale, et s'inscrivent dans une véritable éthique de l'épanouissement. On retrouve cette préoccupation pour l'épanouissement dans les extraits d'entretiens cités, et plus largement dans tous les entretiens réalisés dans le cadre ma recherche. Et la représentation de l'épanouissement des chats est inexorablement liée à l'accessibilité à l'espace du « dehors » du domicile.

Une partie des personnes interrogées ont plusieurs chats, et tous ne sont pas trackés. En effet, les chats demeurant à l'intérieur du domicile et/ou ne sortant pas du périmètre du jardin ne sont pas concernés. Ces derniers sont définis en des termes plutôt dépréciatifs qui mettent en exergue une forme « d'incomplétude » de ce que l'on attendrait d'un chat, pour citer quelques exemples tirés des entretiens, ils sont qualifiés de : *« paillasson »*, *« le petit chat pépère à la maison »*, *« chat d'appartement »*, *« pantouflard »*, *« panosse »*, *« trouillard »*, *« mémère »*, *« flaque »*, *« le loukoum de la bande »* etc.

La « vraie vie de chat » comporte donc cette dimension d'épanouissement, de réalisation de sa « vraie nature » de chat par une pratique spatiale de l'extérieur. Ce sont ces chats qui sont trackés, ou plutôt les chats qui évoluent dans cet espace-là.

Spatialisation et (in)visibilité des risques

Dans le discours des personnes interrogées, les espaces pratiqués par leur(s) chat(s) sont donc dépeints de manière manichéenne : l'intérieur - de la maison - s'oppose à l'extérieur. Et si l'extérieur est perçu comme épanouissant et source d'accomplissement, il est également décrit comme dangereux.

Les espaces intérieur et extérieur de la maison sont pensés autour des notions de sécurité et de liberté. Les deux étant inconciliables dans l'absolu. Si les personnes rencontrées s'accordent à laisser circuler leur animal, il ne s'agit pas d'accepter une forme de « fatalité » des risques que représente l'extérieur. Norma (entretien 5 – 30.01.2021) complexifie la notion d'une « vraie vie de chat » :

« J'en ai juste marre d'avoir des chats et qu'ils ne durent même pas deux ans, donc j'ai dit voilà, ceux-là ils seront un peu plus couvés, un peu plus protégés [ils sont trackés], parce que j'ai aussi envie de leur offrir une vraie vie de chat. Enfin une vie plus longue. Parce que y'a un peu la vraie vie de chat qui fait sa vie, qui est aventurier et puis la longévité du chat.»

On retrouve dans sa perception également la dimension de la vie « aventurière » qui se réalise à l'extérieur, mais qui est risquée - ses chats précédents ayant eu des accidents. La perte de ses autres chats l'a affectée émotionnellement, mais aussi surtout le plan de la responsabilité. Elle m'a confié avoir eu le sentiment d'avoir failli à son « devoir » lorsque ses chats se sont faits renversés par des voitures. Si l'espace est perçu comme dangereux, les chats le sont comme vulnérables. En réaction, les personnes endossent le rôle de « protecteur », ou même de « sauveur » comme le dit Mathilde (entretien 2 - 20.11.2020) qui en déménageant obtient un accès à l'extérieur pour son chat :

« [J'ai eu] peur qu'il lui arrive quelque chose et du coup que je ne puisse pas aller par exemple le sauver, aller le chercher par exemple s'il se fait renverser par une voiture et que je vois par exemple qu'il ne bougeait pas pendant très longtemps et qu'il y ait un problème et que je ne puisse pas être là. »

Les routes et les voies de chemin de fer sont les premières sources d'inquiétudes citées pour les personnes vivant à proximité de l'une ou des deux infrastructures. Bien qu'iels soient tou·te·s

lucides sur la protection limitée qu'offre un tracker GPS, celui-ci est toutefois perçu comme utile. Les deux extraits d'entretiens suivants vont dans le même sens :

Justine déclare :

« Alors, [le tracker] empêche pas la prise de risque, mais ça amène un contrôle sur la prise de risque, mais ça n'empêche pas le risque en lui-même. [...] Voilà, mais c'est vrai peut être que, est-ce que c'est plus pour sa sécurité ou la mienne ? c'est vrai que ça n'empêche pas le risque, ça évite peut-être un peu, parce que on peut agir. » (entretien 7 -15.02.2021)

Michel et Claire disent :

*« - M : La protéger, ça on est limité, parce que quand elle est dehors elle fait sa vie.
- C : Le GPS ça nous permet de la protéger, dans une certaine mesure, de ne pas la laisser seule dehors, ne pas qu'elle se perde. » (entretien 1 – 18.11.2020)*

À l'extérieur du domicile, les personnes n'ont pas d'emprise sur l'environnement et le chat y évolue sans elles. D'une certaine manière, les individus sont exclu·e·s de cette partie de la vie de leur chat, mais ne renoncent pas à la responsabilité de protection qu'ils se sont donné·e·s. Dans cet « angle mort », iels se représentent tout, mais surtout le pire qu'il puisse arriver. Et puis, « perdre son chat » c'est finalement ne pas (sa)voir où il est...Le tracker répond ainsi à l'absence de visibilité de son chat à l'extérieur et à la perte de pouvoir qu'il implique.

Être un·e « bon·ne » détenteur·rice de chat(s)

Cette « vraie vie de chat » est donc inhéremment spatiale et sa réalisation dépendante des permissions octroyées – ou non - par l'humain·e. Néanmoins, ce pouvoir que permet la position d'humain·e n'est pas exempt d'attentes normatives. En effet, les détenteur·rice·s d'animaux sont eux·elles-mêmes soumis·e·s à la surveillance de leurs propres pratiques domestiques et de celles des autres au sein d'un système de normes culturelles qui établit ce que sont de « bons » et de « mauvais » rapports domestiques (Fox and Gee 2019 : 57).

Laisser sortir son chat n'a pas été une évidence pour toutes les personnes rencontrées, et la réflexion qui a mené à cette décision s'apparente à un dilemme moral. Christelle (entretien 3 – 21.11.2020) m'a, par exemple, confié :

« Au fond de moi je n'ai pas envie qu'il sorte [...]. Mais j'ai aussi bien conscience que c'est un chat actif, c'est un chat qui a besoin de chasser, qui a besoin d'activité donc, je suis tiraillée aussi quelque part pour le faire sortir, ma sécurité ce sera ça. Mais si ça ne tenait qu'à moi complètement, égoïstement, je le garderais dedans. »

Le sentiment d'égoïsme est clairement connecté à la représentation normative de « la vraie vie de chat », tout en renvoyant à son positionnement de domestiquant·e qui détient le pouvoir de l'accès à l'espace et par extension à la « réalisation complète » de son chat. Être un bon « *pet-keeper* » c'est en quelque sorte prendre sur soi la crainte ressentie vis-à-vis des risques spatiaux perçus car « *c'est quand même une source de stress d'avoir un chat qui est dehors* » (Norma, entretien 5 -31.01.2021). Les normes domestiques positionnent ainsi le-la détenteur·rice du chat dans une « matrice » de moralité, car le traitement des animaux est perçu comme une mesure du statut moral (idem). Avoir de « bonnes » pratiques domestiques, c'est donc également correspondre à la représentation d'une « bonne » personne et celles-ci influencent l'*ethos* de l'individu.

Si aucune personne rencontrée ne s'est explicitement qualifiée de « bon·ne détenteur·rice de chat » ou quelque autre idée analogue, la plupart a néanmoins mentionné de façon dévaluative les pratiques des personnes qui gardent leur(s) chat(s) « *enfermé(s)* », se positionnant ainsi par effet miroir. Le tracker se pose comme un compromis, une manière de concilier les responsabilités de sécurité et de bien-être - symbolisé par l'accès à l'extérieur -, que se donnent les personnes envers leur chat.

La « place » du chat

Si dans la partie précédente, je me suis focalisée sur l'espace extérieur, emmenée par les discours et les représentations que les personnes se font de leur chat, de ses circulations et de leur rôle attendu dans cette imbrication, celle-ci traite de l'autre facette spatiale des relations de compagnie, soit la co-production de la place du chat et de la relation de la compagnie à travers l'espace du domicile.

Le foyer comme territoire de la relation de compagnie

Le domicile est le « *point d'attache* » comme le dit Michel (entretien 1 – 18.11.2020), l'espace de rencontre, de co-présence entre les humain·e-s et leur(s) chat(s). Il est le lieu où la relation semble se matérialiser : contacts physiques, objets dédiés au chat, alimentation, *etc.*

Une des répondantes n'a d'ailleurs représenté que l'intérieur de sa maison pour illustrer la relation avec son chat. Pour rappel, j'avais demandé aux personnes de réaliser une représentation spatiale de leur relation de compagnie, soit en dessinant, soit en

modifiant/commentant les cartes issues de leurs applications. Si toutefois les autres personnes ont représenté un espace plus vaste que la maison, cette dernière apparaît systématiquement.

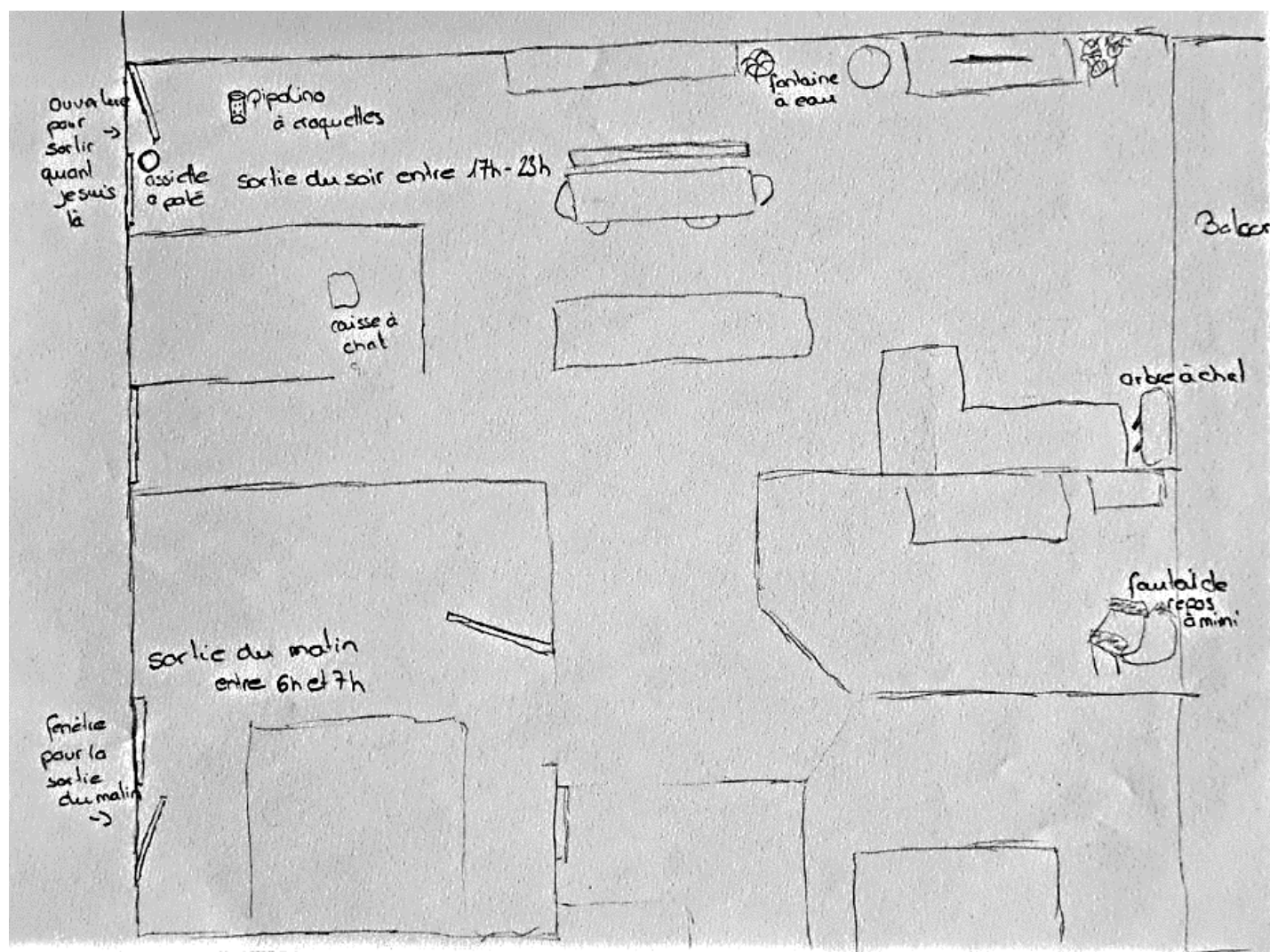


Figure 5 : Dessin de la relation domestique Christelle (entretien 3)

A travers ce schéma, on constate que la relation domestique est organisée dans l'espace et s'intègre aux pratiques quotidiennes humaines : la nourriture est à la cuisine, les besoins se font à la salle de bain, l'arbre à chat est au salon et le « *fauteuil de repos* » se trouve dans une pièce à part. En outre, elle se calque sur le rythme de la personne : la « *sortie du matin* » se fait par la fenêtre de la chambre à coucher, celle du soir et de lorsque la personne est présente par la fenêtre de la pièce à vivre (cuisine et salon). Cette organisation spatiale est un produit de la domestication au sens proposé par Emma R. Power (2012 :372) soit un processus à travers lequel les animaux sont emmenés dans un réseau d'intérêts humains à l'intérieur duquel les uns et les autres s'habituent mutuellement à ces conditions posées par les humains.

Parmi les conditions posées, le retour répété du chat à la maison fait l'unanimité chez les répondant.e-s. Les algorithmes des trackers reproduisent d'ailleurs ce modèle selon lequel il est « normal » que le lieu le plus régulièrement et longuement fréquenté par l'animal domestique soit le domicile des personnes. Justine (entretien 7 – 15.02.2021) a notamment reçu une notification lui demandant si son domicile était à une certaine adresse car son chat s'y rendait souvent. Les individus assignent ainsi une place au chat et « *sa place est à la maison* » (Norma, entretien 5 - 31.01.2021).

En lui accordant une place particulière au sein de l'espace privilégié de la maison et par extension de la « famille » : « *moi je ne prends pas un animal pour faire joli dans mon appartement, il intègre mon foyer et il intègre la famille* » (Christelle, entretien 3 – 21.11.2020), le chat acquiert un statut de compagnon dont les contours sont entretenus par leur domestiquant.e :

« J'ai toujours pris un chat pour avoir un animal à la maison et puis m'en occuper, jouer avec, avoir une relation assez câline avec mes chats, ce que j'ai avec lui aussi. Puis le fait qu'il sorte, ça m'angoisse, je me dis, tiens il va s'en aller. J'ai aussi peur qu'il s'en aille [...] qu'il trouve mieux ailleurs. » (Christelle, entretien 3 – 21.11.2020)

Et si Michel et Claire (entretien 1 – 18.11.2020) ne peuvent « *pas imaginer qu'elle aille vivre chez quelqu'un d'autre. [...] C'est comme si ton gamin tout d'un coup, il te dit qu'il préfère aller vivre chez le voisin* », c'est que le chat est considéré comme un individu appartenant à la communauté familiale, elle-même attachée au foyer.

Finalement, le foyer est un lieu de relationnalité, un espace de médiation au sens de Dominique Meunier (2007 : 333), des rapports de compagnie. Je dis « foyer » plutôt que « maison », car ce terme permet une compréhension qui s'étend au-delà de la matérialité, en embrassant les dimensions symboliques de « parenté » et du « faire famille ». J'utilise le terme de « famille » dans un sens élargi, au-delà de la vision traditionnelle de « famille nucléaire » car il englobe l'ensemble des caractéristiques citées par les personnes lorsqu'elles me décrivaient leur rôle vis à vis du chat (« maman », « papa », « parents », « un peu comme un enfant », « mon bébé », etc.) et ce indépendamment de la composition du ménage. La relation de compagnie est ainsi le produit d'une performance domestique territorialisée.

Cette domestication qui « *visé avant tout la satisfaction affective et symbolique du maître* » (Digard 2000 : 29) est processuelle. Elle n'est jamais terminée et doit continuellement être négociée et tenue en place (Power 2012 :371). Ainsi à chaque sortie du chat, cette place est mise en péril :

« J'ai très peur qu'elle aille dans un autre foyer et qu'elle reste là-bas et qu'elle ne revienne plus jamais [...]. Ce n'est pas comme un chien qui reste fidèle à 100%. » (Zoé, entretien 8 – 25.02.2021)

Si dans la partie précédente, il a été question de l'opposition entre « l'extérieur » et « l'intérieur », cette distinction est plus fine dans les faits. Le chat est considéré comme à l'extérieur – de sa place donc - également lorsqu'il est à l'intérieur du domicile d'autres personnes. Les autres foyers sont autant de menaces pour le maintien de « la place » du chat dont la domestication est distincte de celle imposée aux chiens. Les chats sont plutôt perçus comme indépendants et volontiers opportunistes. Cette « *nature indépendante* » du chat à qui l'on reconnaît une plus grande liberté et « *a more liminal position on the boundaries of wild and tame* » qu'au chien (Fox and Gee 2019 : 53), complète les motivations à utiliser un tracker afin de garantir le maintien de sa place, et par extension de la relation de compagnie. Cette dernière s'inscrit dans un ordre socio-spatial régi par l'attachement à un lieu et à une unité « familiale ».

Des relations marquées par l'exclusivité

Après avoir démontré que les relations de compagnie sont produites par un processus d'assignation territoriale, je m'intéresse dans cette partie à la dimension d'appropriation. Je dis « appropriation » en référence à la propriété, et comme cela est déjà apparu dans de nombreux extraits d'entretiens, les chats sont perçus comme appartenant à une(des) personne(s) de façon exclusive.

Bien que je n'aie pas trouvé de statistiques sur le ratio « chat de race » / « chat pas de race » au sein des ménages suisses, les données de mon terrain montrent que sur les onze entretiens, six indiquent détenir un chat de race. Pour les cinq autres cela n'a pas été précisé et je n'avais pas pensé au moment des entretiens à poser la question. Néanmoins, le fait que plus de la moitié des répondant·e·s aient jugé pertinent de mentionner, et ce rapidement, dans nos échanges l'information de la race du chat me paraît déjà explicite.

Au vu de la somme à laquelle peut être vendu un individu dit « de race », soit plusieurs milliers de francs, ces animaux acquièrent un statut de « *lively capital* » (Haraway 2008 : 46) et il n'est pas surprenant que les personnes y prêtent une attention particulière :

« C'est vraiment le côté chat de race, si je déménage à la campagne avec mes chats-là de race, et qu'ils peuvent sortir, là j'arrêterai je pense le gps. Je serai un peu genre « ok vivez votre vie, vous êtes safe ». Je crois que j'ai en plus cette notion peut être un peu naïve de me dire qu'en ville il y a plus ce risque que quelqu'un débarque, voit mon chat de race,

l'embarque et le vende sur Anibis. Alors que si tu es dans un quartier à la campagne, où tout le monde se connaît, ton chat il vit sa life » (Anastasia, entretien 9 – 15.03.2021)

La majorité des détenteur·rice·s de chat que j'ai rencontré ont mentionné qu'ils considèrent l'environnement urbain comme spécifiquement plus à risque pour leur chat de race et envisagent le vol comme plus probable dans l'environnement anonyme que constitue la ville. Justine (entretien 7 – 15.02.2021) m'a dit : « *mon chat de race, si j'habitais en centre-ville, je ne le laisserais pas sortir. Voilà, ça vaut quelques petits sous et les gens sont cinglés donc du coup pourquoi pas voler un chat plutôt que de s'en payer un quoi* ». Ces considérations expliquent le contenu de mon échantillon. Seule deux personnes utilisant un tracker vivent dans un milieu de plus de 2500habitant·e·s, respectivement 10'000 et 26'000. Il est utile de préciser que la personne – Anastasia (entretien 9 – 15.03.2021) – qui vit dans un espace urbain d'environ 26'000habitant·e·s réside dans un « *quartier de villas calme* ». L'usage d'un tracker dépend ainsi de l'environnement dans lequel évolue la relation de compagnie. Si les personnes sont peut-être moins enclines à laisser sortir leur(s) chat(s) dans des environnements urbains et n'auraient par conséquent pas besoin d'un tracker, cette différence spatialisée d'usage s'explique probablement aussi par la forme verticale du bâti et sa densité dans les villes alors que l'interface de l'application ne représente l'espace que sous une forme plane et que la précision du GPS est approximative, parfois à une dizaine de mètres près.

En sus de la crainte du vol, pour certain·e·s la valeur pécuniaire du chat implique un entretien particulier sur lequel les personnes souhaitent maintenir le contrôle. Claire (entretien 1 – 18.11.2020) et Anastasia (entretien 9 – 15.03.2021) notamment, insistent sur l'attention qu'elles portent à l'alimentation de leurs chats relativement à leurs statuts. Résumé trivialement, et selon les termes d'Anastasia, il s'agit de ne pas laisser manger « *des croquettes de m***** » à son chat, ce micro-espace, ce corps de valeur. Les personnes se positionnent comme les uniques garantes du soin attentif de leurs animaux.

Enfin, détenir un animal de compagnie implique un certain nombre de frais annexes – des factures de vétérinaire aux objets du quotidien -, un investissement en temps et une dimension sur laquelle je n'ai peut-être pas assez insisté : un investissement émotionnel. Les personnes ont à l'unanimité déclaré « *aimer leur chat* ». Cette valeur affective, plus complexe à quantifier que son homologue pécuniaire, est tout autant si ce n'est plus, déterminante dans le besoin éprouvé de maintenir l'exclusivité de la relation et de « sécuriser » ces investissements de diverses natures.

La domesticité : entre circulations et « rapatriement »

Cette partie propose une synthèse des résultats antérieurs, et me permet d'affirmer que la domesticité est une territorialité propice à l'usage de médiateurs surveillants, tels que les trackers.

Domestication et circulations

Pour synthétiser le premier point de cette partie, les contours de la territorialité d'« une vraie vie de chat de compagnie » sont donc particulièrement marqués par l'accès à l'extérieur du domicile. Les normes socio-culturelles de ce que sont de « bonnes » pratiques domestiques et les représentations « du » chat font office de médiateurs en valorisant la circulation de l'animal comme une condition à la réalisation de compagnie.

L'espace extérieur, analysé au prisme de la domesticité, acquiert ainsi un double statut. Il est une source d'épanouissement du chat, de réalisation de « sa nature » (en tant que localisation conceptuelle), ainsi qu'une source de menace de son intégrité physique puisque l'environnement contient de nombreux risques du fait de la présence d'infrastructures dangereuses pour celui-ci (arrangements spatiaux).

Toutefois, ce lieu est hors du champ de vision de l'humain·e, hors de son champ d'action et, comme le dit Judith (entretien 10 - 18.03.2021), « *au moins si y'en a un qui se fait shooter je saurai, parce que de pas savoir c'est vraiment le truc qui m'angoissait* », hors du champ des certitudes. Le tracker se pose comme une façon de concilier ces impératifs de circulations du chat et le besoin de (sa)voir des personnes.

Domestication et « rapatriement »

Dans le second point, je démontre que la domesticité se caractérise par une assignation socio-spatiale exclusive du chat au foyer en tant que relation à l'extériorité (au domicile) et à l'altérité soit à un·e(des) maître·sse(s).

En sus de la vulnérabilisation du chat qu'implique la circulation dans l'espace, les personnes font état de la vulnérabilité des relations de compagnie. Chacune des sorties de ces félidés est un péril potentiel pour le maintien de la relation, puisque le retour du chat n'est pas garanti.

Le « rapatriement » du chat est donc un second enjeu majeur de la territorialité des relations de compagnie. Et pour pouvoir récupérer son chat et le replacer dans l'ordre socio-spatial du foyer, encore faut-il (sa)voir où il se trouve.

Vers un modèle « sécuri-care » de la domesticité ?

Les relations de compagnie sont ainsi marquées par d'importantes différenciations spatiales entre le domicile et l'extérieur. En effet, dans ce rapport de territorialité, l'espace dans lequel évoluent les relations de compagnie est fragmenté, autant d'un point de vue des « réalités physiques », des représentations attribuées à ces environnements que de la co-présence des membres de la relation et du pouvoir de l'humain·e.

« Rattraper son chat » et le ramener auprès de soi, à la maison, espace qui fait office de lieu de référence de la relation de compagnie est un enjeu majeur au sein de ces rapports domestiques. Bien que les personnes aient des pratiques variées quant à la circulation extérieure de leur(s) chat(s) - certaines ayant une chatière ouverte (presque) en tout temps, d'autres permettant les sorties uniquement lorsqu'elles sont à la maison – la liberté symbolisée par l'accès à l'espace hors du domicile reste une liberté conditionnelle, soit une liberté de mouvements dont les limites sont posées par l'humain·e. Je trouve cela d'ailleurs assez parlant lorsqu'Yvan (entretien 11-23.03.2021) qui ne connaissait pas l'existence des trackers avant d'en avoir un, m'a expliqué avoir d'abord pensé aux bracelets des prisonniers purgeant des peines hors des structures pénitentiaires et s'être dit que des systèmes analogues devaient avoir été conçus pour les chats.

La condition de « chat de compagnie » s'inscrit donc dans un ordre socio-spatial régi par une assignation spatiale (le domicile) ainsi qu'une assignation sociale à un·e/des maître·sse·s. Dans ce système territorial où la relation de compagnie est à la fois productrice et produit de ces agencements, la persistance de la relation dépend du maintien de cet ordre. Si le maintien de cet ordre serait aisé en optant pour une politique domestique d'« enfermement » du chat, les normes sociales et culturelles définissant ce qui est une « bonne relation de compagnie » impliquent de favoriser les circulations de ce dernier.

Présenté ainsi, il est difficile de ne pas faire référence à la pensée foucauldienne (1978-79), ne serait-ce que de façon anecdotique, et à son modèle « sécuritaire » d'exercice du pouvoir. Le déploiement d'un tracker ne s'inscrit pas dans une politique de type disciplinaire qui viserait à empêcher tout risque *a priori* – en ne permettant pas à son chat de sortir de l'espace délimité de la maison – mais bien dans une prise en compte du « milieu » en tant que champ d'intervention mêlant des événements « naturels » et d'autres produits par les populations (Foucault 1978 : 23). A travers un dispositif sécuritaire, il s'agit d'anticiper ce qu'il peut se passer afin de mettre en place une réponse adaptée. Ce modèle est certes pertinent, mais en se focalisant sur le contrôle et le pouvoir, il omet l'interdépendance des membres de ces relations, la valeur morale du *care* et son importance au sein de ces rapports (Abu-Laban 2015 : 53), invisibilisant ainsi une partie non négligeable de ces relations.

Comme Donna Haraway (2018 : 23) le verbalise sous le terme de « *significant otherness* », les relations de compagnie sont marquées par de l'attachement mutuel. S'il est évident que les humain·e·s exercent un pouvoir ascendant dans ces relations « *asymétriquement réciproque* » (Haraway 2008), il est intéressant d'ouvrir la voie à un modèle « *sécuricare* » : un modèle qui serait entre le sécuritaire et le *care*. Ainsi, ce modèle permet de prendre en compte les réalités matérielles de l'environnement et d'y minimiser les conséquences indésirables (ibid : 21) mais également l'attachement – émotionnel et spatialisé – dont le rapatriement du chat à la maison est une condition. Aussi, si le *care* en tant qu'« *activité typique de notre espèce, qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre 'monde' de manière que nous vivions dans les meilleures conditions possibles* » (Tronto 1993 citée par Nakano Glen et Sofio 2016 :224) préexiste à l'usage d'un tracker dans les relations de compagnie qui sont en quelques sortes « un monde » en elles-mêmes, il suppose le souci actif de l'autre (Ibos 2019 : 9) et est très limité dans l'environnement extérieur. Ainsi l'utilisation des dispositifs de trackers qui permettent de suivre son chat à distance dans l'espace est le résultat d'une intention politique *sécuricare* qui concilie les deux aspects majeurs de la domesticité – circulations et rapatriement - tout en dotant l'humain·e d'un pouvoir d'action dans le maintien de la relation. Les modalités de son déploiement sont analysées dans la suite de ce chapitre.

A LA (RE)PRODUCTION DES RELATIONS DE COMPAGNIE

Après avoir décortiqué la territorialité des relations de compagnie et démontré qu'elles portent en elles « des gènes » d'une politique propice au déploiement de technologies de surveillance en leur sein, je vais ici m'intéresser à ce que l'usage de trackers « fait » à ces relations.

Dans cette seconde partie de chapitre, je vais d'abord m'intéresser à la propriété du tracker qui est de rendre visible le chat dans l'espace *via* l'interface de l'application. J'étudie ainsi les effets de la domestication « à distance ». Puis, j'analyse les pratiques domestiques issues des connaissances produites *via* le *tracking*, soit une forme de domestication rationalisée : un *monitoring* de la domesticité basé sur des savoirs spatiaux. Finalement, je propose une synthèse portant sur la régulation des relations de compagnie médiatisée par l'usage d'un tracker.

Une domestication à distance

En mobilisant un tracker qui permet à l'utilisateur·rice de se poster derrière son téléphone avec un regard surplombant l'espace dans lequel évolue son animal, l'expérience de la domesticité est modifiée. Les implications de cette restructuration sont multiples. D'abord, la visibilité médiatisée par le tracker promeut les utilisateur·rice·s en sujets actifs de la territorialité domestique, disposant d'un pouvoir amplifié sur leur animal. Ainsi, d'une relation de réciprocité asymétrique (Haraway 2008), on tend vers une logique relationnelle unilatérale sujet-objet (Klauser et Kaenzig 2017 : 272). Le chat devient « objet » de la surveillance humaine sur lequel se pose le regard médiatisé par la technologie de *tracking*, et sur lequel est ensuite exerçable un pouvoir informé.

Dans cette partie, je me demande d'abord ce qui distingue les acteur·rice·s de ce type particulier de domesticité techno-médiatisée. Puis, j'observe comment émergent des formes de proximités médiatisées. Enfin, je considère l'impact de la conception de ces applications sur les personnes, ou comment la curiosité peut se muer en anxiété voir en obsession.

Du domestiquant·e au surveillant·e : tou·te·s surveillant·e·s ?

Il convient de se pencher sur le profil des utilisateur·rice·s rencontré·e·s. D'abord, l'âge moyen et médian des personnes est de 33 ans. Je ne vais pas m'étendre sur cette donnée dont l'explication peut être intuitive, bien qu'elle mériterait quelques investigations supplémentaires que je ne mènerai pas ici. Ensuite, sur mon échantillon de douze personnes interrogées, dix sont des femmes. Si cet aspect ne m'a pas paru flagrant durant la phase de terrain, au cours de l'entretien avec Judith (entretien 10 – 18.03.2021), cette dernière m'a demandé, dans un

moment de discussion plus informelle, quel type de personnes utilisaient des trackers, ce à quoi j'ai répondu que les profils étaient variés bien que je n'avais rencontré qu'un homme jusque-là dans ma recherche et elle m'a déclaré :

« C'est pas un truc de mec ça. Je crois que c'est dans nos gènes ça. L'instinct maternel. En tout cas il y a quelque chose qui se passe, je pense que chez un homme, peut être qu'un homme, comment dire, il va vouloir des GPS pour d'autres intérêts. Peut-être que ça va l'intéresser la technologie. Il va se faire « ah tiens c'est sympa je découvre le quartier » enfin voilà. Moi je ne l'ai pas fait pour découvrir une technologie, je l'ai fait vraiment pour contrôler mes chats, il faut le dire. Tandis que là, peut être qu'un homme il va peut-être juste se dire c'est cool cette application. Je sais pas [rires]. Peut-être qu'il y a des hommes sur cette planète qui utilisent un GPS pour chat on est bien d'accord. »

Sa réflexion illustre une conception genrée de l'utilisation de ces technologies et par extension de la surveillance : les hommes seraient attirés par la dimension technique et d'exploration territoriale tandis que les femmes en useraient dans une optique d'attention à l'autre, de *caring surveillance*. L'engagement technologique suivrait des logiques binaires de genre en fonction de l'objet de la surveillance. Il serait masculin d'observer l'espace et féminin de surveiller son chat.

D'ailleurs, plusieurs personnes ont fait explicitement référence à la figure de la « *Cat Lady* » ou « *mamie à chat* » pour se définir vis à vis de leurs pratiques de surveillance, en se positionnant dans un champ lexical de l'excès. Par exemple, Zoé (entretien 8 – 25.02.2021) m'a dit :

« Je ne suis pas sûre qu'en Suisse beaucoup de chats ont des trackers GPS, enfin je pense que y'a pas beaucoup de gens à part des paranos comme moi. [...] Je suis la seule folle, la folle à chats, qui surveille ses petits chats c'est un peu mamie à chat, une folle quoi ».

Pour plusieurs personnes rencontrées, le malaise est palpable. Si l'archétype culturel et genré de la *Cat Lady* fait référence à un « *attachement malsain* » (Fox and Gee 2019 : 56) à son(ses) chat(s), il sous-entend une transgression des normes domestiques. Les surveiller s'inscrit dans le même schéma, en franchissant une « étape » de plus.

Aussi, et bien qu'il soit possible d'exporter le souci du chat partout où se trouve une connexion internet, cette attention reste largement portée par les personnes qui sont le plus régulièrement au domicile, souvent les femmes, lorsqu'il y a plusieurs membres dans le ménage :

*« -Et puis il y a que vous qui utilisez le tracker ou monsieur regarde aussi ?
- Non, non, non, lui il ne regarde pas, il n'en a rien à cirer. Non puis lui il bosse, et moi je suis à la maison avec les gosses. Je suis maman de jours donc j'ai le temps de regarder ce*

que font les animaux. Lui il bosse, ça ne l'intéresse pas plus que ça. Il dit que s'il commence à s'inquiéter des chats il est mal barré. » (Chloé, entretien 4 – 21.01.2021)

Si le regard à distance permis par le tracker pourrait laisser penser que tou·te·s puissent porter attention au chat du foyer, mes données montrent que ce *surveillant gaze* dont l'objet – le chat – n'est pas véritablement considéré comme un objet « sérieux » de surveillance est inextirpable des problématiques analytiques de genre. En outre, Emma Power (2012 : 387) constate la place croissante que prend le soin des animaux dans la vie des femmes qui sont responsables du « *home making* » notamment à travers la domestication des animaux de compagnie. Malgré la taille limitée de mon échantillon de personnes interrogées, j'aboutis à une observation analogue pour ce qui est de la surveillance des animaux de compagnie : elle est davantage une affaire de femmes, renforçant le rôle genré de la domestication.

« Loin des yeux, loin du cœur »

En faisant usage d'un tracker comme médiateur dans les rapports de compagnie, le chat devient donc objet d'une domestication à distance. Paradoxalement, cette possibilité de voir son chat à distance, produit une forme de proximité médiatisée.

Yvan (entretien 11 - 23.03.2021) m'a dit que « *quand on était loin au camping, en vacances, je regardais peut-être un peu plus souvent. Il était là tout seul un peu. Tandis que ce n'est pas pareil si je suis là toute la journée* ». Ainsi, malgré la distance physique le séparant de son chat resté au domicile, il garde, en consultant l'application, un lien avec son animal. La différence de fréquence d'ouverture de l'application à domicile s'explique par la possibilité de voir son chat sans intermédiaire lors de ses allers-et-venues dans la maison. Dans ce cas de figure, le tracker fait office de médiateur de proximité dans un contexte de distance spatiale.

En outre, il peut matérialiser une proximité affective. Zoé (entretien 8 - 25.02.2021) m'a déclaré : « *Je les ai depuis tout petits, et en l'occurrence celle à qui je mets le tracker, c'est celle qui était la plus proche de moi* ». L'attention surveillante serait relative à l'attachement émotionnel. Et si le titre de ce point – « loin des yeux, loin du cœur » - peut sembler une boutade, cette expression prend tout son sens dans de l'entretien avec Michel et Claire (entretien 1 – 18.11.2020) :

« C : [le tracker] nous soulage psychologiquement énormément le soir. On peut regarder tranquillement la tv, on est posé, on sait où elle est.

M : Ou alors il faudrait, ça c'est une possibilité qu'on avait envisagée, mettre une chatière, c'est pas très difficile. Et comment dire, s'en libérer totalement. En se disant elle fait sa vie [...] mais y'aurait une espèce de désattachement quoi. »

Pour contextualiser leurs propos, ils succèdent à ma demande quant à s'il leur était envisageable de ne plus utiliser de tracker. Michel précise que leur maison n'est pas équipée d'une chatière, car la gestion de son accessibilité est médiatisée par le tracker. En effet, le couple a dessiné une « clôture virtuelle » - une des fonctionnalités de l'application - autour du domicile. Il reçoit des notifications lorsque le chat la franchit et lui ouvre ainsi la porte. Si cet aspect fait déjà écho à ce dont il sera question plus tard dans le chapitre, c'est la considération sur le désattachement qui m'intéresse ici. Selon Michel utiliser un tracker qui permet la connaissance de sa localisation et la gestion des accès, serait une façon d'affirmer l'engagement relationnel auprès du chat. La surveillance s'affirme ainsi comme une composante de *care* (McIntosh *and al.* 2010 : 290) domestique, en médiatisant la proximité affective.

Comme le fait remarquer Yasmeeen Abu-Laban (2015 : 53) « *as "care" may blur into control, it may be equally relevant to consider the ways in which "control" may at times blur into care* », cette proximité médiatisée se situe à la croisée ambiguë du *care* et du contrôle. Il me semble adéquat de considérer les représentations subjectives que les utilisateur·rice·s s'en font. Les propos de Christelle (entretien 3 – 21.11.2020) ouvrent des pistes de réflexion et évoquent l'ambiguïté de la surveillance *via* les trackers :

« On s'habitue très vite à pouvoir [...] tracer. C'est très agréable de savoir où il est. C'est du contrôle. Après c'est un animal mais c'est vrai que c'est un peu, je le piste et des fois je ne me sens pas d'accord avec ça. Parce que je n'ai pas non plus envie qu'on me piste partout où je vais. Donc je suis un peu parfois tiraillée [...] Donc je me dis, c'est vraiment de l'intrusion, c'est une cage autour du cou, quelque part. Mais pour l'instant ça me rassure moi. »

Le contrôle a une valeur péjorative. Il est perçu comme intrusif et excessif. Il est aussi unidirectionnel : il s'exerce de l'humain sur le chat. Toutefois, il est contre balancé par la tranquillité qu'il offre à son utilisateur·rice à travers la réalisation de la relation. L'usage du tracker exprime l'attachement au chat à travers une interaction techno-spatialisée, à la façon d'un « *proxy* » de relations sociales qui se passent à travers des flux de données spatiales (Leszczynski 2015 : 733). Le *care* s'exprime ainsi à travers un regard médiatisé sur l'espace.

D'un regard curieux à un regard anxieux : de nouvelles vulnérabilités

Le médiateur est composé selon Claude Raffestin (1984) d'information et d'énergie. Dans le cas des dispositifs de *tracking* l'information repose sur la géolocalisation du chat traduite sous forme d'une application à l'interface intuitive de façon qu'elle soit aisément accessible à l'utilisateur·rice, les trackers étant des marchandises qui se doivent d'être attractives. Je comprends l'énergie dans mon cas, comme la fréquence de consultation de l'application. L'interface de l'application traduit une certaine représentation de l'espace dans lequel se trouve le chat et médiatise le regard humain porté sur l'animal. Cette visibilité a un impact certain sur les individus qui peuvent évaluer en direct l'environnement :

« Si tout d'un coup je vois qu'il va un peu tout le temps dans les zones où je n'aime pas trop, je regarde plus. [...] C'est un peu comme si des fois y'a vraiment rien à faire alors il va loin pour s'occuper. Au maximum une fois toutes les 10-15minutes mais en général, j'essaie quand même d'espacer, d'être pas tout le temps crochée à mon téléphone parce que c'est malsain, [...] j'essaie de quand même pas être accrochée à mon GPS. » (Norma, entretien 5 – 30.01.2021)

L'information de la localisation du chat est classée dans une zone d'acceptabilité. Ce regard sur l'espace a une influence sur l'état d'esprit de la personne qui, en fonction de l'évaluation qu'elle porte sur la zone dans laquelle se trouve le chat, va consulter plus ou moins régulièrement l'application. D'ailleurs, en réaction à une de mes publications sur un groupe Facebook dans le but de trouver des interlocuteur·rice·s, une personne avait commenté ainsi :



Figure 6 : Réaction (commentaire) à une de mes annonces Facebook

Il n'est pas surprenant que l'utilisation d'un tracker suscite ce genre d'émotion, puisqu'en regardant son chat *via* l'interface, voilà le genre de représentations spatiales auxquelles nous avons accès :

« Du coup, quand je voyais que pendant, enfin parce que quand même je regardais souvent, pendant 15-20min qu'il ne bougeait pas, alors qu'il pouvait très bien être posé, là j'allais le voir. Mais c'est vrai que c'était un peu n'importe quoi, parce que des fois je suis déjà allée dans le jardin d'un voisin, j'ai déjà été dans la forêt, sauter une rivière. Enfin des choses un peu...pour aller le chercher, donc. Oui, si je voyais que le point ne bougeait plus j'allais voir. J'ai envoyé mon ami le chercher une fois aussi, quand c'était trop loin pour moi et que ça m'a trop stressée, c'était trop loin de la maison. Moi, j'étais au travail, j'ai dit vas-y. Et après je me forçais à plus regarder, parce que sinon c'est trop quoi. » (Mathilde, entretien 2 – 20.11.2020)

Le médiateur sécrétant par essence des limites (Raffestin 1984 : 440), il donne essentiellement une indication de position. L'information étant « incomplète », les personnes l'interprètent ainsi selon leurs cadres de représentations. Ainsi si le mouvement du chat est un indicateur qu'il se porte bien, son immobilité dans l'espace peut être un révélateur qu'il est arrivé quelque chose. Bien que souvent dans les faits, quand les personnes sont allées vérifier, le chat faisait simplement une sieste. Ce regard porté sur à la fois sur l'espace et sur le chat incite à l'action, qui dans ce cas résulte en aller le récupérer.

Aussi, cette forme de domesticité techno-médiatisée peut créer une dépendance. Comme le dit Judith (entretien 10 – 18.03.2021) :

« Alors au début c'était un peu, c'était pire en fait. [...] Pendant deux-trois mois j'en faisais une obsession et en fait je ne me suis pas sentie très bien pour être honnête, je regardais tout le temps, un truc obsessionnel quoi. Et ça a même créé des conflits avec mon copain, il me disait « arrête, faut que tu arrêtes, tu n'es pas bien avec ça ». »

Lorsqu'elle a commencé à utiliser le tracker, elle, qui permet un accès permanent à l'extérieur à son chat, se réveillait le matin et ouvrait l'application à même son lit. Les possibilités de suivre son chat en direct, *via* la fonctionnalité « *live tracking* », et les bugs de connexion au réseau internet – qui sont une autre forme de limite du médiateur - avaient pour conséquence de la faire « *paniquer* » au point que la relation avec son partenaire et son confort de vie en pâtissaient. Si elle m'a confié faire « *des rechutes* », elle est parvenue à sortir de cette spirale d'angoisse que suscite la possibilité de voir son chat et par extension la capacité d'agir pour éviter « le pire » en s'imposant de moins consulter l'application.

L'usage d'un tracker élargit le territoire domestique en tant que territoire sur lequel les personnes peuvent exercer un contrôle, et positionne à la fois cet espace rendu visible en tant que support

à la prise de décision quant à leur intervention ou non. Sa nécessité est évaluée en fonction de la localisation du chat et en fonction de sa (im)mobilité. Cette domesticité est ainsi médiatisée par des informations spatiales.

La surveillance, permise par l'intermédiation du tracker qui a pour objectif de protéger à distance les chats des risques encourus dans l'espace, peut produire de nouvelles formes de vulnérabilités (Ball and al. 2009 : 354) pour les personnes qui en font usage : dépendance, augmentation du niveau de stress perçu, conflits avec l'entourage. C'est là « *l'inévitable prix de l'engagement* » selon Maria Puig de la Bellacasa (2012 : 206) car « *if care is to move a situation, those who care will be also moved by it* ». Si ce regard sur le chat et l'espace est unilatéral, ses effets touchent tous les partis en relation.

Une domestication rationalisée

Après avoir analysé les effets socio-spatiaux du regard surveillant, j'étudie dans cette seconde partie de chapitre les impacts du *tracking* sur la gestion de la domesticité.

J'aborde d'abord la thématique temporelle – la ritualisation de la domesticité –, puis m'intéresse à la pratique du zonage permise par l'application, évoque le déploiement de nouvelles techniques de domestication *via* l'usage du son, analyse la fonctionnalité « historique » qui permet de mobiliser l'espace comme un vecteur de preuve, enfin je me penche sur l'adaptation des pratiques de soin domestiques.

Ritualisation de la domesticité

Sur les douze personnes interrogées, neuf m'ont affirmé « rentrer leur(s) chat(s) » pour la nuit. Cette pratique s'inscrit dans la logique territoriale du « foyer », développée en début de chapitre, soit cette idée que les chats sont placés et emmenés dans un réseau d'intérêts humains.

Si cette ritualité où « *le soir quand c'est l'heure d'aller se coucher on aime bien qu'ils [les chats] soient à la maison, pour faire un check que tout le monde est là* » (Chloé, entretien 4 – 29.01.2021), préexiste à l'usage de tracker, elle peut s'exprimer « en acte » - en se permettant une référence à la philosophie d'Aristote – avec le déploiement de celui-ci. En réponse à ma demande de représenter leur relation domestique, Michel (entretien 1) m'a représenté le moment où justement, il sort avec son chien et son *smartphone* à la recherche du chat en vue de le ramener à la maison :

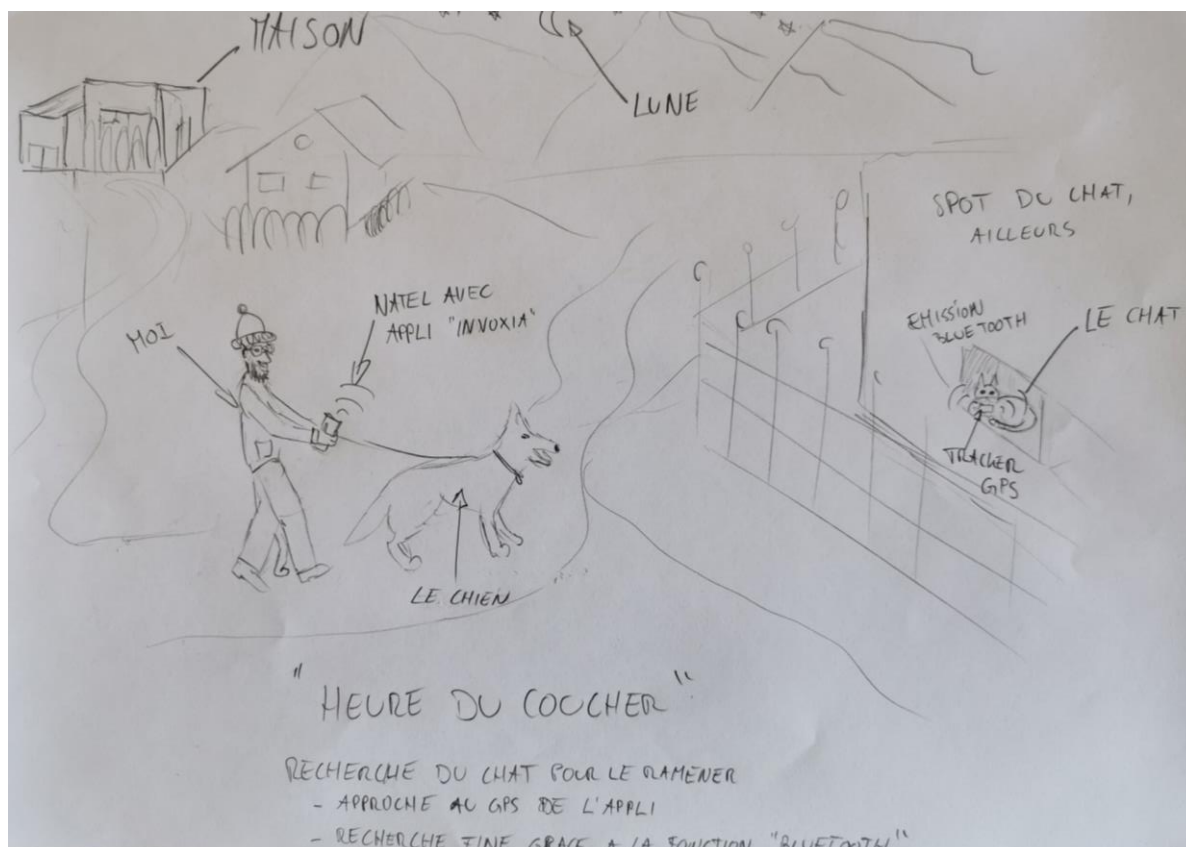


Figure 8 : Dessin relation de compagnie Michel (entretien 1)

Le dessin qu'il m'a transmis illustre ce qu'il m'avait dit lors de notre entretien quelques mois auparavant :

« On est plus maître de ses allers-venues dans la maison, surtout les retours. Disons, là où avant d'avoir l'application, c'était elle qui rentrait quand elle décidait. Alors si on la voyait passer on pouvait la faire rentrer avec les croquettes, mais on était complètement passif tandis que là, on est devenu quand même actif dans le sens où le soir dans la mesure du possible on va la chercher et puis on la ramène. » (Michel, entretien 1 - 18.11.2020)

Le dessin et les dires de Michel, qui corroborent le discours des autres personnes, confirment cette reconfiguration de la domesticité que permet la surveillance dans la gestion de la relation domestique en le positionnant comme un sujet disposant du pouvoir effectif de choisir lorsqu'il est le moment pour le chat de rentrer au domicile. À travers la connaissance de la localisation du chat, il devient possible pour les personnes d'agir sur la dimension temporelle de la domesticité, et ainsi d'exercer une forme d'optimisation temporalisée des circulations du chat selon leurs propres représentations et intérêts.

En sus de cette gestion temporelle, plusieurs personnes m'ont confié consulter systématiquement la localisation du chat avant de sortir eux-mêmes en balade. L'idée étant pour les personnes d'éviter le chat, afin qu'il ne les suive pas (et se perde). Cette stratégie

d'évitement influence ainsi également les circulations humaines, qui s'adaptent à la spatialité du chat.

Contrôle spatial et spatialisation du care

La domesticité médiatisée *via* un tracker permet de mettre en œuvre de nouvelles stratégies de domestication. D'abord, si les personnes n'agissent pas à proprement parler sur le milieu extérieur, elles prennent en compte ces réalités physiques et composent avec elles. Par l'intermédiaire de l'application, il est donc possible – comme cela a déjà été mentionné – de créer des zones d'alerte. Les clôtures virtuelles peuvent prendre plusieurs formes : rondes, carrées ou personnalisées – soit elles sont dessinées sur la carte par les personnes – et couvrir des périmètres de plusieurs tailles. Ci-dessous, Justine (entretien 7 - 15.02.2021) m'explique comment elle a procédé au découpage de l'espace sur son application :

« J'ai mis un premier périmètre de sécurité « zone maison » et puis un second de sécurité « zone village ». Ça fait que s'il sort du village ça m'alerte toutes les 15 minutes et chaque fois je checke où il est [...] ce que j'ai appelé le « périmètre maison », donc notre terrain et les trois maisons autour, qui me paraissait déjà un périmètre assez important pour un petit chaton. [...] Et puis après quand vraiment il était plus grand et puis qu'il revenait tout le temps et puis qu'on était sécurisé et surtout pour que la batterie dure un peu plus longtemps, parce que ça grille vite la batterie quand ça envoie des alertes trop souvent, j'ai défini un périmètre de sécurité qui englobe tout le village. Parce que tant qu'il reste dans le village il n'y a pas vraiment de route principale qui traverse, et puis elle est vraiment tout en bas et nous on est vraiment tout en haut. Donc je me suis dit là, voilà s'il commence à partir plus loin que le village, pour un chat adulte potentiellement ça peut être dangereux et on a beaucoup moins de facilité à le retrouver. Donc voilà pourquoi deux zones. [...] Donc, la première zone c'est vraiment notre maison et les trois qu'il y a autour. De l'autre côté il n'y a que des champs. Donc on est tranquille. »

Sa pratique du zonage combine des considérations techniques – soit l'autonomie de la batterie du tracker -, des réflexions spatiales - soit le calcul des risques en fonction des infrastructures routières – et une reconfiguration des frontières en fonction de l'évolution des circulations du chat. L'environnement reproduit *via* l'interface de l'application, est ainsi objet d'une régulation en étant découpé en zones définies par la relative sécurité qu'elles représentent et traduit la spatialité « idéale » (optimale) du point de vue des utilisateur·rice·s qui adaptent ensuite leurs pratiques d'interventions domestiques sur cette base. Le territoire (re)produit *via* l'application devient un espace de contrôle, de *monitoring* à distance du chat. De ce point de vue, l'espace est

à la fois un objet et un médiateur de contrôle (Klauser 2012 : 13). Les finalités étant de pouvoir évaluer « l'état » du chat en fonction de sa position et par réciprocité, rassurer l'individu surveillant :

« Si genre il bouge ça me rassure, je me dis qu'il n'est pas au bord d'une route. Enfin tu vois. Et s'il est au milieu d'un champ, bon il peut y avoir des tracteurs, mais que tout va bien quoi. Je n'ai pas de souci à me faire pour lui. » (Yvan, entretien 11 – 23.03.2021)

Mais aussi de pouvoir prendre des mesures au cas où un événement non souhaitable se concrétise :

« C'est quand même une route où les gens vont des fois un peu plus vite et puis on voulait justement savoir où il est si jamais il lui arrive quelque chose, qu'on puisse le soigner. » (Gisèle 6, entretien 6 – 12.02.2021)

Ce contrôle spatialisé s'inscrit ainsi dans un objectif final de *care* caractérisé par une gestion anticipatoire, la localisation du chat permettant d'évaluer la probabilité des risques, et par une possibilité d'intervention localisée.

Domestiquer l'espace sonore

Ensuite, et au-delà des infrastructures humaines, les personnes qui pourraient s'approprier le chat représentent également une menace pour le maintien de la domesticité. Anastasia (entretien 9 – 15.03.2021) relève que si les chats « *ont un gros collier, avec un gros truc de prisonnier sur le cou, les gens ne vont pas se dire « oh ce petit chat perdu, je vais l'adopter pour moi »* ». Le boîtier du tracker revêt ainsi une dimension informative à l'intention des autres individus, permettant de signaler l'animal de compagnie en tant que « déjà approprié » de manière plus visible qu'un collier « standard ». En sus, de ce marquage visuel, il est possible de faire sonner ce boîtier à distance :

« Je savais très bien que [le chat] était chez eux [...] Et du coup j'ai fait sonner [le boîtier]. La première fois ça n'a pas marché. J'ai refait sonner un bon moment, puis ils l'ont mis dehors [...] Du coup, voilà, je me suis dit si d'un coup les gens qui ne le connaissent pas ils entendent un truc qui sonne, ils vont flipper, ils vont mettre le chat dehors et voilà. On dirait une petite caméra. Si les gens ils ne connaissent pas ils peuvent s'imaginer plein de choses » (Norma, entretien 5 – 30.01.2021)

L'usage du son a ici pour fonction d'influencer l'attitude des personnes qui se trouvent à proximité immédiate du chat. Le son informe de la propriété sur un lieu (Volcler 2017 : 71) et définit le(s) territoire(s) et les normes de comportement attendues (Volcler 2018). Le son émis par le tracker est (objectivement) désagréable, il remplit de la sorte une fonction de régulation en transmettant une information, un son répulsif, dans le but de faire agir les personnes en l'occurrence en les incitant à sortir le chat de leur domicile et agit ainsi comme une forme « *d'autorité douce* » (idem).

Si au sein de mon échantillon de personnes rencontrées, l'usage de la fonctionnalité sonore du tracker est minoritaire – la plupart considérant le son comme trop désagréable pour le chat et ne l'utilisant que dans le cas où ce dernier perd le tracker pour aller récupérer l'appareil – certain·e·s expérimentent également l'usage du son comme un outil de dressage du chat :

« En fait c'est un peu pour lui servir de signal d'éloignement lorsqu'il s'approche d'une limite. Au début c'était surtout ça, quand il s'approchait d'une route, j'activais pour qu'il se dise « il y a quelque chose qui n'est pas normal » c'était plus pour lui faire signal qu'il devait rebrousser chemin, qu'il y avait un danger. Puis maintenant, quand on met le bip il se rapproche vraiment de la maison, donc tant mieux. » (Norma, entretien 5 -30.01.2021)

Si les succès de cette pratique sont fluctuants selon les dires des personnes, le son est mobilisé comme un outil de communication informant l'animal par un signal (répulsif) des frontières et des « mauvaises » circulations établies par leur maître·sse. L'usage de signaux audio fait ainsi de l'espace sonore un nouvel espace d'expression et de médiation du pouvoir domestique.

La preuve par l'espace

L'application propose, par agrégation des informations de localisation, un historique des circulations du chat. Sur cette capture d'écran, on peut observer la clôture virtuelle, soit la forme octogonale de couleur grise, délimitée par Christelle (entretien 3 – 21.11.2020) ainsi que la fréquence de visite des zones par le chat, les zones rouges étant celles dans lesquelles il se rend le plus régulièrement. On voit également la localisation du chat (représentée par une icône avec sa photo) et celle de la personne (le point bleu) :

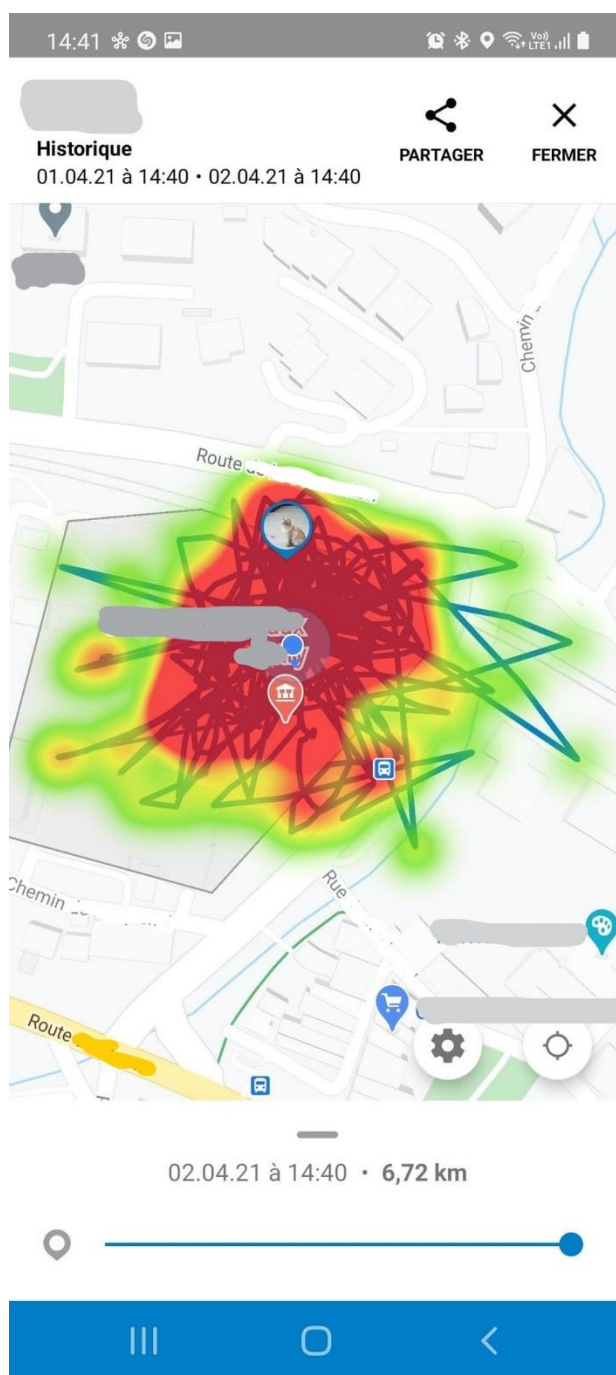


Figure 9 : Capture écran Christelle (entretien 3)

Le tracé de la clôture suit une logique de protection vis à vis des axes routiers, en laissant une marge pour une éventuelle intervention. Toutefois, on constate que la clôture n'empêche pas le chat de se déplacer en dehors de cette zone « sécurisée ».

En sus, il est aussi possible de surveiller *a posteriori* les déplacements effectués par ce dernier lors d'une journée et d'obtenir en différé le déroulement d'un événement. Yvan (entretien 11 – 23.03.2021) qui vit à proximité de fermes qui élèvent des poules et des lapins a déjà eu recours à la fonctionnalité historique afin de prouver l'innocence de son compagnon dans la disparition de plusieurs individus dans un enclos. De cette manière, le tracker est un outil d'amplification

de la responsabilité domestique envers les autres personnes. Si dans ce cas la visibilité de la pratique spatiale du chat disculpe celui-ci, qui est considéré en tant que menace pour de plus petits animaux, dans d'autres cas elle indique une situation dans laquelle il lui arrive quelque chose à lui. Si Gisèle (entretien 6 – 12.02.2021) s'est amusée de voir revenir son chat trempé et a pu découvrir que celui-ci était tombé dans l'étang d'un voisin *via* l'application, Chloé (entretien 4 – 29.01.2021) me dit que « *ça ne va pas éviter qu'elle se fasse écraser, pas du tout même, mais c'est pour nous donner une indication : dans quelles circonstances elle s'est fait écraser, et comment c'est arrivé* ».

En faisant usage d'un tracker, l'application devient un support de vérification d'événements impliquant (ou non) l'animal domestique. Bien que les personnes n'aient évidemment pas une maîtrise absolue de l'environnement et des comportements de leur(s) chat(s), la domesticité surveillante est caractérisée par la possibilité d'accéder à des explications et des certitudes basées sur la connaissance de la pratique spatiale dans le temps.

Monitoring du care

Les connaissances spatiales issues de l'utilisation d'un le tracker et rendues accessibles *via* l'interface des applications contribuent à produire de nouvelles compétences domestiques. En ayant accès aux déplacements du chat, plusieurs personnes ont adapté certaines de leurs pratiques domestiques :

« Une fois le vétérinaire il m'a dit qu'il avait des puces [...] et j'avais pas l'impression qu'il se grattait, alors je suis allée regarder sur mon fil d'actualité si vraiment il se grattait beaucoup [...]. Et puis j'avais regardé aussi, quand j'avais cet autre chat qui s'introduisait chez nous pour manger les croquettes, quand est-ce qu'il mangeait. Quand le matin et que la gamelle était complètement vide, je regardais s'il avait mangé sa gamelle cette nuit-là ou si c'était un autre. Donc j'ai à peu près utilisé toutes les fonctionnalités. [rires] Mon Dieu je suis complètement prise par cette application [rires].[...] ça m'a aidé dans la nourriture[...] En fait quand j'ai vu que le mien, il fait 15km par jour [...] Et l'autre c'est un Maine Coon et on doit leur donner de la nourriture hyper protéinée, pour qu'il grandisse bien, leur ossature et tout ça. Du coup je me suis dit, que j'allais leur donner aux deux les mêmes croquettes[...]. S'il restait tout le temps dans le jardin, j'aurais peut-être hésité. » (Justine, entretien 7 – 15.02.2021)

La création d'un espace de comparaison et l'introduction de flux d'informations qui émanent du corps (humain pour les auteurs, néanmoins je considère cette analyse pertinente pour les non-humains également), impliquent une zone de contact – ici l'interface de l'application - entre la

technologie et la corporalité et produit des « *data doubles* », fruits de cette hybridation (Haggerty and Ericson 2018 : 49). Ces derniers – ici les « doubles » virtuels des chats - peuvent ainsi être scrutés et devenir les cibles d'intervention (ibid : 47). Penser la surveillance comme un assemblage, c'est pouvoir la considérer comme un ensemble de pratiques connectées à un but (Lyon 2018 : 19). L'application permet donc de vérifier soit de manière « directe » – comme dans l'exemple du grattage que l'application calcule – soit de manière « indirecte » – en mettant en lien deux informations observables : le remplissage de la gamelle et les circulations du chat dans l'application – des intuitions. Cette visualisation qui s'étend au-delà de notre palette de perception habituelle (Haggerty and Ericson 2018 : 49) influence ainsi le processus de prise de décision domestique et les actions qui peuvent en découler. En outre, et dans la continuité de l'extrait de l'entretien de Justine, l'application se charge *via* une fonctionnalité dédiée d'évaluer le niveau d'activité du chat :

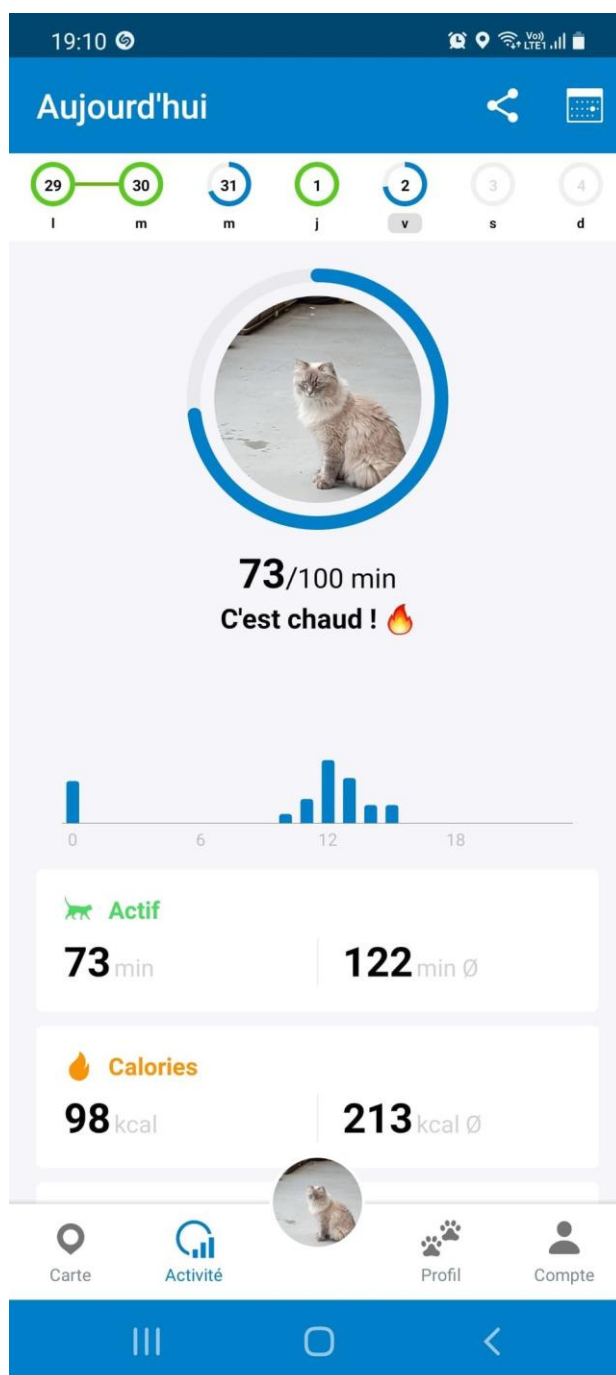


Figure 10 : Capture écran Justine (entretien 7)

Comme le « *surveillant assemblage* » qui fonctionne par la classification des données et produit des profils (Lyon 2010 :116), l'application en agrégeant les données de localisation du chat à des objectifs quantifiés positionne le chat dans un niveau d'activité. Il est donc possible de comparer la performance individuelle du chat à travers le temps :



Figure 11 : Capture écran Yvan (entretien 11)

De plus, l'agrégation des données issues des chats porteurs de tracker produit « *un réseau social de chat* » sur lequel on peut reconnaître les chats de son quartier et les ajouter, ce que Norma (entretien 5 – 30.01.2021) a fait en y découvrant le chat de sa voisine. Cette mise en réseau contribue à la comparabilité des individus, sur la base de leur activité physique.

Cette comparabilité temporalisée, localisée, mondialisée, relative à la race et au cercle de proximité sociale (« *amis* ») produit une classification qui peut être innocente ou discriminante et s'inscrit dans une logique de « *social sorting* » (Lyon 2010 : 116). La classification des chats semble plutôt « innocente » que « discriminante » au sens qu'elle ne revêt pas véritablement d'une problématique d'exclusion sociale - bien que l'on puisse supposer qu'un chat mal noté aurait l'air mal soigné -, elle promeut toutefois la mobilité du chat au sein d'un réseau normatif de performance :

« Le chat il est assez en bonne santé. Il est fit. Il est mince, il est genre dans le 1^{er} tiers du classement, du coup il est assez bon. Du coup ça va je ne me fais pas de souci. Genre s'il était bas dans le classement ou comme ça, je me dirais peut-être ah tiens il faudrait peut-être que je joue plus avec lui. Enfin tu vois. [Il me montre l'application] [...] en local, y'en a 50 et puis il est 6^{ème}. Il est plutôt bien classé vraiment. Mais au niveau mondial, il est dans les 5100. Je ne sais pas combien de chats sont dessus. Bon aussi je me méfie parce qu'après, au bout d'un moment, il suffit que je ne mette pas un jour ou comme ça pour que je pense ça descende très vite tu vois. » Yvan (entretien 11 – 23.03.2021)

La comparabilité de la performance de mobilité devient un indicateur de la santé du chat et encourage à l'action dirigée vers lui. Aussi pour produire une information pertinente et maintenir le chat en « bonne » position dans le classement, le fonctionnement de l'application incite à une utilisation régulière, et ainsi à la pratique de la surveillance.

Domesticité techno-médiatisée et politiques sécuritaires

Cette partie propose une synthèse de ce second volet de chapitre en reprenant les principaux résultats qui illustrent la reconfiguration de la domesticité médiatisée *via* l'usage d'un tracker.

Le regard domestique surveillant

Dans le contexte d'utilisation d'un tracker, le regard prend une place centrale dans le processus de domestication. Il ne s'agit pas de nier son existence hors usage de tracker, mais d'affirmer sa « promotion » comme un outil de gestion du *care* domestique dans ce cas.

Ce regard domestique surveillant est complexe. D'abord, il s'inscrit dans la continuité des pratiques domestiques non-techno-médiatisées, reproduisant les systèmes normatifs dans lesquelles les femmes sont largement en charge du *care* des animaux de compagnie notamment, tout en étendant la responsabilité des personnes envers leur(s) chat(s) au-delà de la co-

proximité et en tout temps. Ensuite, il révèle que la frontière entre l'« *attachement sain* » et l'« *attachement malsain* » à l'animal de compagnie est floue (Fox and Gee 2019 : 56). En effet, ce regard surveillant est à la fois un indicateur démonstratif de l'attachement à ce(s) dernier(s), tout comme il peut catalyser les émotions domestiques, jusqu'à créer de nouvelles formes de vulnérabilités - anxiété, stress, dépendance - pour les personnes qui se dotent de la mission de protéger leur(s) chat(s).

Politiques de la domesticité techno-médiatisée

L'usage d'un tracker au sein des relations de compagnie reconfigure la gestion de celles-ci. D'abord, le tracker est un dispositif de traçabilité au sens qu'il permet « *un contrôle des flux dans le but de réduire de potentielles menaces et de doter les personnes en charge d'une capacité de rattraper les objets en circulation* » (Figuié et al. 2015 : 165). La domesticité surveillante est ainsi caractérisée par des politiques d'optimisation des circulations et des rapatriements du chat (à travers le temps et l'espace), un découpage spatial entre des zones classées selon leur sécurité vis-à-vis de menaces environnementales, tout en maintenant des frontières perméables. Cette gestion s'inscrit dans une politique de minimisation des risques et inconvénients, et de maximisation des éléments positifs (Foucault 1978 : 21).

Ensuite, le dispositif de tracker transcende le regard médiatisé sur l'espace et la gestion de celui-ci. Il permet *via* ses fonctionnalités, à la fois d'agir sur et à travers l'espace sonore qui devient un nouveau territoire domestique, mais aussi d'exercer un contrôle « micro » sur l'espace du corps du chat. A travers l'établissement de comparaisons des performances de mobilité individuelles ou mises en réseau, l'application devient un espace de contrôle du *care* et promeut de nouvelles compétences domestiques.

(Sa)voir et pouvoir : Des relations de compagnie augmentées ?

La domesticité surveillante se distingue par l'imbrication entre un regard médiatisé sur l'espace et sur le(s) chat(s) ainsi qu'une panoplie de pratiques domestiques. Si, comme je l'ai déjà mentionné, l'usage d'un tracker s'inscrit dans la continuité de la domesticité, sa dimension surveillante « *a pour caractéristique de standardiser, normaliser certaines pratiques, au détriment d'autres* » (Ball and Snider 2013 : 6). A travers cette médiation surveillante, la domesticité est modifiée par une opération de « *normalisation* » au sens de Michel Foucault (1978 : 65). C'est à dire que les pratiques domestiques sont orientées de manière à favoriser des situations souhaitables. Ces situations sont mouvantes et résultent de l'articulation entre

l'environnement – en tant que réalité socio-spatiale -, les circulations du chat, l'établissement de « *bornes acceptables* » (ibid : 68) et la délimitation de l'action « *nécessaire et suffisante* » (idem) des domestiquant·e·s. Si ces derniers éléments font référence aux mécanismes sécuritaires, j'y ajoute la pratique rationalisée/quantifiée/comparative du soin du chat afin de préciser le modèle sécuri*care* précédemment évoqué dans le chapitre.

Ce modèle met en évidence l'optimisation de la gestion de la domesticité par l'intermédiaire des trackers qui amènent de nouvelles compétences domestiques, promeuvent les connaissances spatiales comme des outils de gestion du *care* et font du contrôle médiatisé une manière de (re)produire de la relationnalité. Les produits développés par la « *pet-keeping industry* » - dont les trackers font partie - contribuent à modifier les normes d'« *appropriate 'love' and 'care' for companion species* », redéfinissant ainsi la responsabilité attendue des domestiquant·e·s vers un impératif d'amélioration de la vie de leurs compagnons (Fox and Gee 2019 : 52).

Finalement, le titre de cette rubrique fait référence aux écrits de Mark Graham et Matthew Zook (2013) qui évoquent les « *réalités augmentées* » par leurs « *ombres digitales* », les ombres digitales étant comprises comme des calques qui se superposent, *via* les interfaces technologiques, sur les espaces que nous pratiquons dans nos quotidiens numérisés. Les relations de compagnie médiatisées par un tracker sont ainsi des relations « augmentées », caractérisées par une intensification de la domesticité (soit l'ensemble des relations à l'environnement spatial et celles entre le chat et l'humain·e), la redéfinition des normes de performativité domestique et la mobilisation de nouvelles compétences issues de la médiation technologique.

Sixième Partie

CONCLUSION

CONCLUSION

Ce dernier chapitre propose d'abord une synthèse générale de mes résultats et les relie aux champs de recherche dans lesquels je me suis située. J'expose ensuite les limites de mon travail et des réflexions critiques quant à celui-ci et à ma propre posture. Enfin, je conclus par quelques considérations et questionnements généraux.

SYNTHESE GENERALE

À travers mon analyse, j'ai d'abord mis en évidence les caractéristiques de la domesticité relative aux chats comme un ensemble d'arrangements spatiaux et de représentations liées à la conception des relations de compagnie. J'ai ainsi observé les enjeux de l'accessibilité à l'espace extérieur comme un lieu d'épanouissement, de « bonne » pratique domestique, et de risques. Également, j'ai analysé la production de la relation domestique à travers l'exclusivité, la fréquentation d'un espace partagé, les représentations du foyer et de la responsabilité du domestiquant·e. Après avoir considéré ces aspects et leurs limites, je me suis attelée à saisir ce que l'usage de tracker (re)produisait dans ces relations.

Les relations de compagnie non techno-médiatisées sont caractérisées par une large part d'incertitude et un pouvoir des personnes qui se limite à l'enceinte du domicile, à une temporalité au présent et à la co-présence. La surveillance réorganise le pouvoir et les relations sociales (Lyon 2018 ; Monahan and Wood 2018), que son objectif soit le contrôle ou le *care* les nouvelles technologies de l'information et de la communication (TICs) étendent ce pouvoir (Lyon 2010 : 108) dont les « *watchers* » bénéficient de façon privilégiée (Lyon 2018 : 20). Les relations de compagnie qui mobilisent un tracker s'inscrivent dans un *continuum* de domesticité. En effet, bien que de nouvelles pratiques soient rendues possibles *via* le médiateur-tracker, elles reproduisent et renforcent le schéma préexistant de la domesticité en amplifiant le pouvoir des domestiquant·e·s.

En outre, si l'usage d'un médiateur-tracker contribue à (re)produire la domesticité, il en est également un effet (Leszczynski 2015 : 742). Bien que j'aie axé mon travail sur les relations inter-individuelles, la relation « *[étant] la plus petite unité d'analyse possible* » (Haraway 2018 : 47), les pratiques de domestication ne se soustraient pas à de plus larges normes sociétales, où les animaux sont « *enrolled in a world of 'intensive pet keeping' that emphasizes parental responsibility, control, risk, and competition* » (Fox and Gee 2019 : 54). L'usage d'un tracker s'inscrit ainsi dans les logiques contemporaines et culturelles où les réponses technologiques sont devenues communes (Lyon 2010 :111) mais aussi dans le « *paradigme* » du

domestiquant·e responsable (Fox and Gee 2019 : 52) qui domine les discours sur les pratiques domestiques.

Si le titre de ce mémoire est une évidente référence à la pensée foucauldienne, j'admets volontiers que je n'avais à l'origine pas prévu de mobiliser ses travaux. Toutefois, en me plongeant dans l'analyse des mécanismes de gestion de la domesticité, il m'a paru inévitable de lui faire une place dans ce travail. De même que le champ des *Surveillance Studies* s'ouvre « à d'autres approches que le seul paradigme « sécuritaire » qui a longtemps prévalu » (Aïm 2020 : 229), la pensée de Michel Foucault reste pertinente pour analyser les mécanismes du pouvoir, mais mérite d'être précisée en fonction de son objet. Bien que l'on puisse surveiller quelqu'un·e car on est concerné par sa sécurité (Lyon 2018 : 18), j'ai démontré dans ce travail que la surveillance des chats de compagnie s'inscrit dans une démarche plus complexe que la sécurité *stricto sensu*. En outre, si cette surveillance techno-médiatisée est à dominante unilatérale – dans le sens où ce sont les personnes qui l'exercent sur leur(s) chat(s) depuis leur téléphone – les effets qu'elle produit impactent les deux partis en relation. Enfin, tout comme les relations de compagnie sont une combinaison complexe de domination et d'affection (Tuan 1984), j'ai démontré que le contrôle et le *care* entretiennent des rapports ambivalents mais sont intimement liés. En effet, le contrôle (du chat dans l'espace) peut être un producteur de *care*, de même que le *care* (l'attention active portée au chat) peut produire du contrôle, je rejoins ainsi les constatations de Yasmeen Abu-Laban (2015).

Ce travail offre ainsi un éclairage à la fois sur les rapports que nous, humain·e·s, entretenons avec les chats dits « de compagnie » et sur la place que la surveillance prend dans nos quotidiens. Il apporte une analyse originale sur les relations de compagnie puisque peu de travaux ont problématisé les usages de technologies dans ces relations. Il demeure quantité de choses à en dire, et j'invite à poursuivre ces réflexions. Il démontre également la pertinence de penser la surveillance à travers un prisme interdisciplinaire afin de transcender la problématique du contrôle, dominant le champ des *Surveillance Studies*. Aussi, bien que cet aspect soit presque anecdotique dans cette recherche, je rejoins les auteur·rice·s (Ball and *al.* 2009 ; Abu-Laban 2015) qui convient les académicien·ne·s à prendre véritablement en considération la dimension de genre dans les études de la surveillance. Finalement, si « *la surveillance est en passe de devenir [...] une culture* » (Aïm 2020 : 229), et que les technologies de surveillance ont quitté leurs usages d'origine (militaires, gouvernementaux) pour s'immiscer dans des usages quotidiens, banals, familiaux, accessibles à tou·te·s (Lyon 2010 : 110), il me semble inévitable pour les analyses futures de recourir à l'interdisciplinarité et à la mobilisation de divers champs

de recherche afin de rendre justice à la complexité des problématiques que soulève la surveillance.

LIMITES ET REFLEXIONS CRITIQUES

La période pandémique à laquelle j'ai réalisé mon travail de récoltes de données a, comme je l'ai déjà mentionné dans le chapitre méthodologie, fortement influencé ma manière de mener ma recherche en la réorientant en « tout-à-distance ». Cependant, une méthode comprenant une phase d'observation me semble nécessaire à toute recherche portant sur les usages de technologies. Si je n'ai pas particulièrement insisté sur la fréquence d'utilisation ou les déclencheurs de consultation de l'application, j'ai pu observer que lorsque je demandais aux personnes à quel point elles regardaient leur téléphone, toutes avaient tendance à répondre qu'elles ne le faisaient pas souvent. Pourtant, au fil des discours, la plupart admettait volontiers l'ouvrir toutes les 15 minutes à 30 minutes ce qui, à la fin de la journée, constitue un certain nombre d'allers-et-venues sur l'application. Je pense qu'il serait enrichissant que de pouvoir observer « en action » les pratiques des personnes et ainsi aller au-delà des récits. Aussi, les chats sont les grands invisibles de mon terrain. Je n'en ai « rencontré » que quelques-uns, lorsqu'ils passaient à côté de leur maître·sse durant nos entretiens. Pourtant, en considérant la centralité des rapports de compagnie dans ce travail, une observation aurait été tout à fait à propos afin de s'immerger dans ces relations dans leur dimension quotidienne. Je me suis aussi questionnée sur la possibilité de réaliser une observation participante en acquérant moi-même un tracker, mais je n'ai pas de chat et, ironie peut-être, être à leurs côtés me provoque des réactions allergiques. Bien que je déplore cette absence d'observation, j'ai tenu en compte que les données récoltées étaient des discours-sur-des-pratiques, ce qui est finalement tout à fait adéquat dans une posture à dominante constructiviste.

D'un point de vue épistémologique, j'ai tout au long de ce travail reproduit la binarité des catégories humain·e *versus* animal/chat et ai invisibilisé l'agentivité et les particularités des individus félidés, en les prenant comme un groupe homogène. Si ce choix – issu notamment de ma méthodologie de terrain – est discutable d'un point de vue des *Animal Studies*, il illustre comment la surveillance renforce les catégories (Monahan and Wood 2018: xx) et ce, même au sein de la pratique de recherche. Finalement, déconstruire cette binarité et véritablement prendre compte les chats en tant qu'individus serait passionnant et invite à une recherche interdisciplinaire mobilisant des compétences en éthologie.

Pour ce qui est de mon positionnement, j'admets être particulièrement sensible à la condition des animaux, suis méfiante envers les nouvelles technologies et la surveillance en général. Cela

a évidemment participé à mon intérêt pour ce sujet. Si la « condition d'animal de compagnie » revêt significativement moins d'enjeux émotionnels pour moi que l'aurait été de m'intéresser à des animaux élevés pour leur chair, j'ai dû régulièrement me rendre attentive aux jugements que je portais sur la pratique de surveillance technologique exercée sur les chats, et donc sur les personnes que je rencontrais. Finalement, bien qu'il était important pour moi de choisir un sujet qui ne mettait pas en avant une population altérisée, j'ai en quelques sortes produit ce groupe d'«Autres », duquel je ne fais donc pas partie, n'ayant ni de chat, ni de tracker. J'ai ainsi dû régulièrement déconstruire mes *a priori* et être attentive à ne pas donner une place surdimensionnée aux récits « sensationnels » qui certes attiraient plus ma sensibilité, mais qui ne représentaient pas les expériences vécues au quotidien.

EPILOGUE

Lorsque j'échangeais avec des proches au sujet de ce présent mémoire, iels se demandaient ce qui pouvait bien justifier que je consacre autant de temps à m'intéresser à la surveillance des chats. Si certain·e·s daignaient à me consacrer quelques minutes d'attention, d'autres esquissaient un rictus. J'avoue que je me suis aussi longuement questionnée sur la pertinence de ma thématique : pas assez « politique », quelle finalité, pour en dire quoi ? Heureusement, en arrivant au terme de ce laborieux parcours qu'a été la réalisation de ce mémoire, je peux affirmer que la surveillance des chats compte !

Si « *the only way we can understand ourselves is to understand them [animals] and our relations to them* » (Urbanik 2012 : 43), l'étude de la surveillance des chats de compagnie contribue à révéler nos modalités d'existence contemporaines. Celles-ci sont marquées par la multiplication des technologies qui nous permettent de calculer, de comparer, de mettre en réseau la moindre information de nos quotidiens. Ces technologies que les entreprises ont tout intérêt à nous faire adopter, soit pour y gagner directement soit indirectement *via* le placement de publicités dans le cas des applications « gratuites », sont rendues désirables voire nécessaires à nos existences. Par manque de temps peut être, le *monitoring* à distance s'impose comme une réponse pour gérer divers aspects de nos vies, mais répond aussi sûrement à la crainte de l'imprévisibilité dont sont emplis nos quotidiens.

J'ai aussi pu constater en questionnant les personnes sur leur éventuelle utilisation de trackers pour d'autres objets – « *est-ce que vous utilisez d'autres systèmes de tracking ? J'ai vu qu'il en existait par exemple pour les clés, les vélos, les enfants* » - que la surveillance des enfants suscitait des réactions polarisées. Si pour les un·e·s, cela était franchir une limite « morale » de trop, d'autres envisageaient de « recycler » le tracker lorsque leur progéniture serait en âge de

se déplacer sans leur présence, notamment en course d'école. Pour ces dernier·e·s, l'utilisation de tracker produit un *continuum* de surveillance : une fois acceptée la surveillance des chats et banalisée par son usage quotidien, il est plus évident de se projeter dans une surveillance de ses enfants. Il ne s'agit pas entériner l'idée que surveiller ses enfants serait une « mauvaise » chose - des travaux existent sur la thématique et méritent d'être consultés - toutefois, subsiste la question de se demander dans quel monde nous souhaitons évoluer et nous ne pouvons plus éluder la problématique de la surveillance, qui pas à pas multiplie ses objets.

Enfin, il n'est pas anodin, que parmi les personnes que j'ai interrogées, trois utilisent, en plus des trackers, des « chatières connectées ». Ces dernières envoient des alertes sur les smartphones des personnes lorsque le chat la franchit et il est possible pour les personnes de les (dé)verrouiller à distance. À quand les gamelles connectées qui établissent des bilans nutritionnels et les litières qui analysent la santé du chat en fonction de la composition de leurs étrons ? Question cocasse mise à part, c'est la vision de la multiplication de ces technologies dans nos foyers et la figure d'un·e humain·e posté·e derrière son *smartphone* à la façon d'une « tour de contrôle de son environnement » qui attisent mon imagination...A force de vouloir tout calculer et tout maîtriser, ne sommes-nous pas en train de perdre la spontanéité aléatoire du quotidien ?

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

- Abu-Laban, Y.** 2015 : Gendering Surveillance Studies : The empirical and normative promise of feminist methodology, *Surveillance & Society* 13(1), 44-56.
- Adams, W.M.** 2019 Geographies of conservation II : Technology, surveillance and conservation by algorithm, *Progress in Human Geography*, Vol. 43(2), 337–350.
- Aïm, O.** 2020 : *Les théories de la surveillance : Du panoptique aux Surveillance Studies*, Armand Colin : Paris.
- Ball K., Green N., Koskela H., Phillips, D.J.** 2009 : Surveillance Studies needs gender and sexuality, *Surveillance & Society* 6, 352-355.
- Ball K., Snider L.** 2013 : *The surveillance-industrial complex : A political economy of surveillance*, Routledge : Oxon.
- Bortolamiol S., Raymond R., Simon L.** 2017 : Territoires des humains et territoires des animaux : Éléments de réflexions pour une géographie animale, *Annales de géographie* 716, 387-407.
- Braverman, I.** 2018 : Zooland, in Lyon, D. *Surveillance Studies : An overview*, Polity : Cambridge, p.59-62.
- Charmaz, K.** 2001 : Qualitative interviewing and grounded theory analysis, in Gubrium J.F., Holstein J.A. (eds.), *Handbook of interview research. Context and methods*, Sage Publications : Thousand Oaks, p.675-694.
- Digard, J-P.** 2000 : La compagnie de l'animal, *Sciences Humaines* 108(8), 29-29.
- Figuié M., Binot A., Caron A.** 2015 : Sauvage et domestique, homme et animal : Politiques coloniales et post-coloniales de surveillance au Zimbabwe, *Revue d'anthropologie des connaissances* 9(2), 163-188.
- Flick, U.** 2014 : *An introduction to qualitative research* [5th Edition], Sage Publications : London.
- Fortané N., Keck F.** 2015 : Ce que fait la biosécurité à la surveillance des animaux, *Revue d'anthropologie des connaissances* 9(2), 125-137.
- Fox R., Gee N.R** 2019 : Great expectations : Changing social, spatial and emotional understandings of the companion animal–human relationship, *Social & Cultural Geography* 20(1), 43-63.
- Foucault, M.** 1977-1978 : Sécurité, territoire, population, *cours au Collège de France, Hautes Etudes*, Gallimard Seuil.
- Galloway, A.** 2013 : Emergent media technologies : Speculation, expectation, and human/nonhuman relations, *Journal of Broadcasting & Electronic Media* 57(1), 53-65.

- Gillespie K., Collard R-C.** 2015 : *Critical Animal Geographies : Politics, intersections, and hierarchies in a multispecies world*, Routledge : Oxon.
- Glaser, B.** 1992 : *Basics of grounded theory analysis*, Sociology Press : Mill Valley.
- Graham M., Zook M.** 2013 : Augmented realities and uneven geographies : Exploring the geolinguistic contours of the web, *Environment and Planning A*, 45(1), 77-99.
- Grange, J.** 2019 : De l'animal de compagnie et du chien en particulier, *Cités* 79(3), 83-94.
- Haggerty, K.D, Ericson, R.V** 2018 : The surveillant assemblage, in Monahan T., Wood D.M. (eds.) *Surveillance Studies : A reader*, Oxford : New York, p.47-50.
- Haraway, D. J.** 2008 : *When species meet*. University of Minnesota Press : Minneapolis.
- Haraway, D. J.** 2018 : *Manifeste des espèces compagnes*. Climats : Paris.
- Holloway L., Morris C.** 2007 : Exploring biopower in the regulation of farm animal bodies : Genetic policy interventions in UK livestock, *Genomics, Society and Policy* 3(2), 82-98.
- Hours, B.** 2011 : Le *care* ou la globalisation de la gestion des risques, *Psychologie Clinique* 2(32), 204-210.
- Ibos C., Damamme A., Molinier P., Paperman, P.** 2019 : *Vers une société du care: Une politique de l'attention*, Le Cavalier Bleu : Paris.
- Klauser, F.** 2012 : Espaces, pouvoirs et régulations : Vers une géographie politique de la surveillance, *Working Paper 4 MAPS*.
- Klauser, F.** 2018 : Surveillance farm : Towards a research agenda on big data agriculture, *Surveillance & Society* 16(3), 370-378.
- Klauser F., Kaenzig R.** 2017 : Territorialisation à distance par caméra vidéo, *Geographica Helvetica* 72, 271-282.
- Lainé, N.** 2017 : Surveiller les animaux, conserver l'espèce : Enjeux et défis de la surveillance de la tuberculose des éléphants au Laos, *Revue d'anthropologie des connaissances* 11(1), 23-44.
- Leszczynski, A.** 2015 : Spatial media/tion, *Progress in Human Geography* 39(6), 729-751.
- Leszczynski, A.** 2019 : *Spatialities*, in Ash J., Kitchin R., Leszczynski A. (eds.), *Digital Geographies*, Sage : London, p.13-23.
- Lyon, D.** 2001 : *Surveillance Society : Monitoring Everyday Life*, Open University Press : Buckingham.
- Lyon, D.** 2006 : Synopticon and scopophilia : Watching and being watched, in Ericson R.V., Haggerty K.D., *The New Politics of Surveillance and Visibility*, University of Toronto Press : Toronto, p.35-54.
- Lyon, D.** 2007 : *Surveillance Studies : An overview*, Polity : Cambridge.

- Lyon, D.** 2010 : Surveillance, power and everyday life, in Kalantzis-Cope P., Gherab-Martín K. (eds), *Emerging Digital Spaces in Contemporary Society*, Palgrave Macmillan : London, p.107-120.
- Lyon, D.** 2018 : Surveillance Studies : An overview, in Monahan, T. and Wood, D.M. (eds), *Surveillance studies : A reader*, Oxford : New York, p.18-21.
- McCance, D.** 2012 : *Critical Animal Studies : An introduction*. Suny Press : New York.
- McIntosh I., Punch S., Dorrer N., Emond R.** 2010 : « You don't have to be watched to make your toast » : Surveillance and food practices within residential care for young people, *Surveillance & Society* 7(3/4), 290-303.
- Meunier, D.** 2007 : La médiation comme « lieu de relationnalité », *Questions de communication* 11, 323-340.
- Monahan T., Wood D.M.** 2018 : *Surveillance studies : A reader*, Oxford : New York.
- Nakano E. G., Sofio S.** 2016 : Pour une société du *care*, *Cahiers du Genre* 4(3), 199-224.
- Noske, B.** 1989 : *Human and other animals*. Pluto Press : London.
- Noske, B.** 1997 : *Beyond boundaries : Humans and animals*. Black Rose Books : London.
- Power, E.R.** 2008 : Furry families : Making a human–dog family through home, *Social & Cultural Geography* 9(5), 535-555.
- Power, E.R.** 2012 : Domestication and the dog : Embodying home, *Area* 44(3), 371-378.
- Puig de la Bellacasa, M.** 2012 : « Nothing comes without its world » : Thinking with care, *The Sociological Review*, 60(2), 197-216.
- Raffestin, C.** 1982 : Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité. *Espaces et Sociétés* 40, 161-171.
- Raffestin, C.** 1984 : La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité, *Revue de l'institut de sociologie, Université de Bruxelles* 3-4, 437-447.
- Raffestin, C.** 1986 : Ecogenèse territoriale et territorialité, in Auriac F., Brunet R. (eds.), *Espaces, jeux et enjeux*. Fayard & Fondation Diderot : Paris, p.175-185.
- Raffestin, C.** 2019 : *Pour une géographie du pouvoir* [Nouvelle édition], ENS Editions : Lyon.
- Rose, G.** 2019 : Representation and mediation, in Ash J., Kitchin R., Leszczynski A. (eds.), *Digital Geographies*, Sage : London, p.164-173.
- Thoreau, F.** 2019 : L'embarquement par son objet, *Revue d'anthropologie des connaissances* 13(2), 399-423.
- Tuan, Y.-F.** 1984 : *Domination and affection: The making of pets*, Yale University Press : New Haven.

Twine, R. 2012 : Revealing the « animal-industrial complex » : A concept and method for Critical Animal Studies ?, *Journal for Critical Animal Studies* 10(1), 12-39.

Urbanik, J. 2012: *Placing animals : An introduction to the geography of human-animal relations*, Rowman & Littlefield Publishers: Lanham.

Van der Linden D., Edwards M., Hadar I., Zamansky A. 2020 : Pets without PETs: on pet owners'under-estimation of privacy concerns in pet wearables, *Proceedings on Privacy Enhancing Technologies* 1, 143-164.

VHN 2021 : *Statistiques animaux familiers* <https://www.vhn.ch/fr/statistiques/animaux-familiers-en-suisse/> , consultée le 01.05.2021 [En ligne].

Volcler, J. 2018 : L'espace public sonore en questions, *Conférence du 4septembre 2018*, école nationale supérieure d'architecture : Lyon.

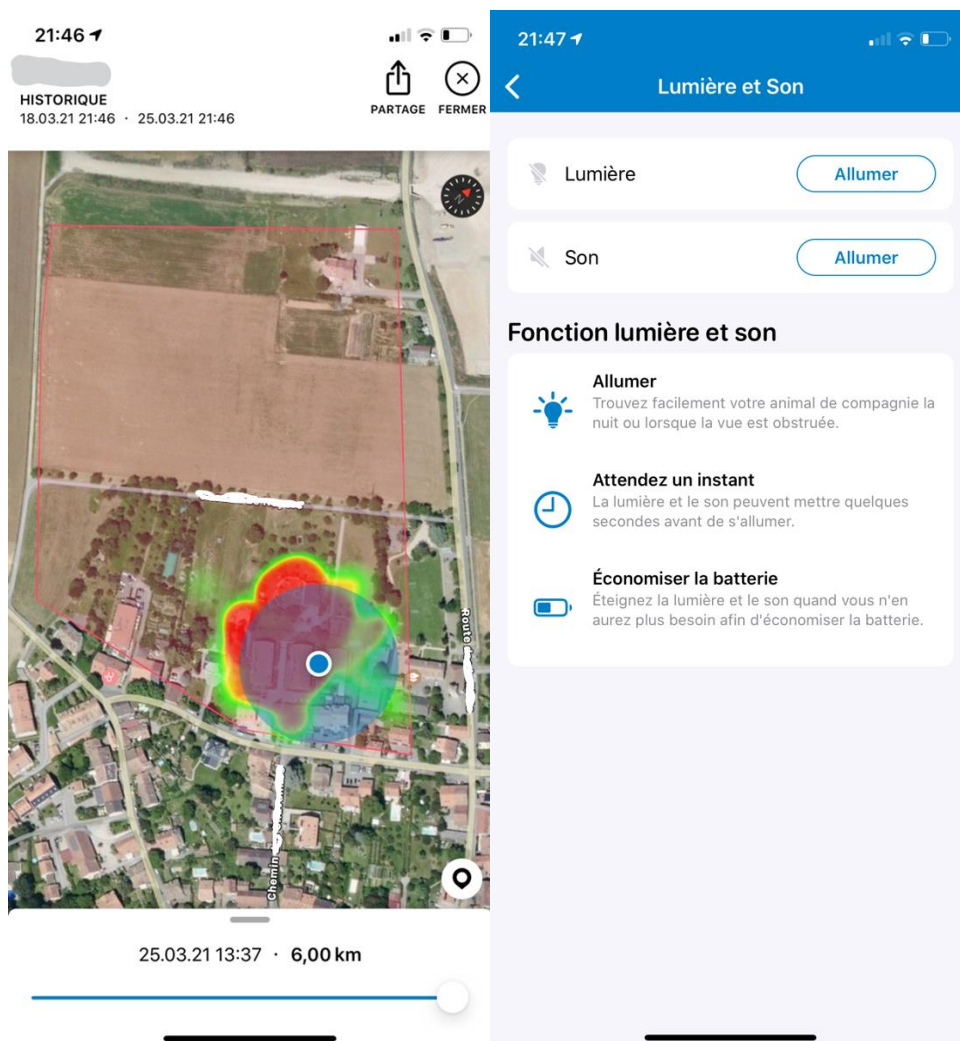
Volcler, J. 2017 : *Contrôle : Comment s'inventa l'art de la manipulation sonore*, La Découverte : Paris.

White, R. 2015 : Animal geographies, anarchist praxis and critical animal studies, in Gillespie K., Collard R-M. (eds.), *Critical animal geographies : Politics, intersections, and hierarchies in a multispecies world*. Routledge : London, p.19-35.

Witzel A., Reiter H. 2010 : *The Problem Centred Interview*, Sage Publications : Thousand Oaks.

ANNEXES

Réponse Norma (entretien 5) à ma demande de carte/dessin commenté :



J'utilise principalement deux fonctionnalités, le « live tracking » pour réactualiser sa position si je vois que la dernière mise à jour remonte à plus de 10 minutes et selon où il est j'utilise le son, qui est un bip constant, pour le rappeler. En général j'allume/éteins 1 à 2x le son et il sait qu'il doit rentrer.

J'ai sélectionné le paramètre « historique » sur la dernière semaine, afin de colorer les zones où il se rend le plus souvent. En ce moment, il reste de plus en plus autour de la maison et s'approche moins des routes qu'avant donc le périmètre est assez restreint.

Réponse Norma (entretien 5) à ma demande de carte/dessin commenté [Suite] :



Sur cette capture d'écran, j'ai dessiné des rectangles sur les deux zones « sensibles », c'est-à-dire à proximité des routes. Même sans qu'il ne sorte de la clôture, si je vois qu'il s'approche de la route j'essaie de le rappeler. Ce sont aussi deux zones qui peuvent provoquer une certaine angoisse si je vois le tracker faire des allers-retours sur la route. Le signal GPS n'étant pas toujours exact, [le chat] peut être dans un jardin attenant et le GPS me le signale au milieu de la route...

Les limites de la clôtures franchies sont ces deux mêmes zones, il n'est jamais allé ni tout en « haut », vers les champs, ni tout à gauche. Il s'arrête généralement à l'abri vert qu'on voit au milieu des arbres ainsi qu'au chemin [horizontal au milieu de la capture d'écran] .

Les heures de sorties varient selon nos disponibilités car il sort uniquement s'il y a quelqu'un à la maison. En général, j'évite de le laisser sortir avant que le facteur vienne le matin car il vient en voiture devant mon jardin (entre les deux immeubles) et j'ai peur qu'il ne le voie pas. Il ne sort jamais de nuit, ni lorsque des camions de livraisons/déménageurs sont présents.

Capture écran Yvan (entretien 11) – le carré rouge étant clôture virtuelle :

